

ॐ



VELO

LOTUS

REVUE

DES

HAUTES ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Tendant à favoriser le rapprochement  
entre l'Orient et l'Occident

SOUS L'INSPIRATION DE

H. P. BLAVATSKY

**RELIGION :** DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.

**PHILOSOPHIE ET COSMOSOPHIE :** ORIENTALES.

**SCIENCES :** SUPRA-SENSIBLES : YOGUISME, HYPNOTISME, FAKIRISME,  
THÉRAPEUTISME FLUIDIQUE.

**ESTHÉTIQUE :** DE TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA BEAUTÉ.

**ARCHÉOLOGIE :** DES RELIGIONS. **LITTÉRATURE :** ASTRALE.

**INDUSTRIE :** DANS SON UTILITÉ POUR LES PETITS.

**HYGIÈNE :** RÉFORME ALIMENTAIRE, CRÉMATION.

SOMMAIRE DU N° 2 (AVRIL 1887) :

**X :** Antiquité des Védas. — **X :** Chélas réguliers et chélas laïques.  
— **Ch. Barlet :** L'Initiation. — **Un chéla :** L'Elixir de Vie. —  
**Hans Pfaal :** Causerie philosophique. — **D.N.C. :** Deux livres sur  
la polarité humaine. — **Abbé de Villars :** Le comte de Gabalis. —  
**Jean Rameau :** Prière au Soleil (poésie). — Note rectificative.  
— Pensées. — Choses et faits divers. — Revue des conférences,  
etc. — Revue des journaux et périodiques. — Revue des publi-  
cations nouvelles. — Petit bulletin théosophique.

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

PRIX DU NUMÉRO : 1 FR. 25

112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

# PAGE A LIRE

LE LOTUS paraît mensuellement, avec 64 pages de texte serré et des suppléments imprévus.

## ABONNEMENTS PAR AN

France . . . . . 12 fr.  
Etranger (Belgique, Suisse, Italie, etc.) . . . . . 15 fr.  
Great-Britain, U. K. : 12 sh. — Deutschland : 13 m. — America : D. 3.

Les abonnements se paient d'avance à M. Carré, 112, boulevard Saint-Germain, Paris, et partent de mars et de septembre de chaque année.

**Vente au numéro** : Chez M. CARRÉ et dans les principales librairies. Prix : 1 fr. 25.

**Rédaction** : Tout ce qui concerne la *Rédaction* doit être adressé à M. F. K. GABORIAU, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

**Programme.** — Nous ne développons pas notre programme, nous contentant pour le moment d'en tracer les grandes lignes au fronton de notre pagode, afin de laisser le plus de latitude possible à nos collaborateurs. D'ailleurs un programme théosophique est comme la pensée et le cœur de ceux à qui il fait appel : vaste et profond.

**Manuscrits** : Les manuscrits qui ne seraient pas insérés, seront renvoyés aux auteurs, simplement à leurs risques.

**Signes abrégatifs** : S. T. signifie *Société Théosophique*. — N. de la D. signifie *Note de la Direction*. — N. du T. signifie *Note du Traducteur*. Lorsque ces indications ne sont pas marquées, c'est que la note est de l'auteur de l'article. — M. S. T. veut dire *Membre de la Société Théosophique*; en anglais, F. T. S. (Fellow Theosophical Society) veut dire la même chose.

**Responsabilités** : L'esprit de notre Revue étant aussi large que cela se peut dans une capitale civilisée, nous prions le lecteur de considérer l'ensemble de notre œuvre, sans s'arrêter aux détails qui pourraient le choquer. Cependant, il est bien entendu que chaque auteur est seul responsable de ses articles et que la Société Théosophique n'endosse rien autre chose que les documents officiels qu'elle publiera.

**Prix des Livres** : Comme il est presque toujours inutile de citer les ouvrages de référence, si l'intéressé n'en connaît pas le prix, nous le marquerons en chiffres connus, lorsque nous le saurons : (Avis aux éditeurs et auteurs.)

**Translittération et prononciation du sanscrit** : Tous les mots *sanscrits* (et quelques autres peu usuels) écrits en italiques, suivent les règles suivantes :

Toutes les lettres sonnent : ainsi *devakhan* se prononce dévak'hane (donc, pas de voyelles nasales). Il n'y a pas d'e muet ; d'ailleurs nous y placerons l'accent. L'h est aspiré, comme dans « une hache » (ainsi, PH n'a pas le son *f* de *philtre*, mais celui de « il frappe haut »), excepté lorsqu'il forme le son *ch* et *tch*, dans *ch* et *ch* ; exemple, *Shiva*, prononcez Chiva ; *chêla*, prononcez tchéla. Le ç, qui sera évité, se prononce aussi *ch* : exemple, *Çiva*, prononcez Chiva ; et le c, qui sera aussi évité, se prononce également *tch* : exemple, *cêla*, prononcez tchéla. J se prononce *dj* : exemple, *jiva*, prononcez djiva. Le g est toujours dur : ainsi *gita* se prononce guita ; gn se prononce comme dans « agneau » et il s'écrit le plus souvent ñ ou simplement n. S est sifflante. X équivaut à *hsh* : exemple, *xattriya*, prononcez kehattrilla. U se prononce toujours ou : exemple *guru*, prononcez gourou. Ai, Ay et Æ se prononcent *ai* (aille). Au et AO se prononcent *ou* : exemple, *Gautama*, prononcez gaoutama. — Les autres signes se prononcent à la française.

Avec ces quelques règles on ne risquera pas de faire de grosses erreurs : l'étymologie et la prononciation seront ainsi respectées d'une façon assez passable.

Lorsque nous écrivons ces mêmes mots en caractères ordinaires (c'est-à-dire non en italiques), il faudra les prononcer à la manière ordinaire de la langue française que nous aurons ainsi doté de mots nouveaux.

# LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

## RENSEIGNEMENTS A L'USAGE DES ÉTRANGERS

La Société Théosophique a été fondée à New-York en novembre 1875. Ses fondateurs ont cru que la Science et la Religion gagneraient à une renaissance des anciennes littératures sanscrite, pâlie, zende et autres, dans lesquelles les Sages et les Initiés ont conservé, à l'usage du genre humain, des vérités de la plus haute valeur touchant l'homme et la nature. Il leur a semblé que pour faire face à l'invasion d'un matérialisme par trop grossier et pour affermir le sentiment religieux qui tend à disparaître, il fallait créer une Société absolument étrangère à tout esprit de secte, réunissant sur un terrain de conciliation les hommes instruits de toutes les races, afin de travailler de cœur et d'âme à la recherche désintéressée de la vérité et à sa propagation parmi tous nos semblables indistinctement.

Voici, en quelques points, le but que s'est donné la Société Théosophique.

PREMIÈREMENT. — Former le noyau d'une Fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de race, de credo, de sexe ou de couleur.

SECONDEMENT. — Encourager l'étude des littératures, religions et sciences aryennes et orientales.

TROISIÈMEMENT. — (Objectif poursuivi par une partie des membres de la Société). Se livrer à l'investigation des lois inexplicables de la nature et des pouvoirs psychiques de l'homme. (Règlement de 1886.)

On ne demande à aucun candidat se joignant à la Société quelles sont ses opinions religieuses, et il n'est pas permis de s'immiscer dans ses croyances, mais tout membre doit, avant son admission, promettre de montrer envers ses confrères la même tolérance que celle qu'il revendique pour lui-même.

Le Quartier général, les bureaux et le Comité de direction sont à Adyar, faubourg de Madras (Indes anglaises) où la Société possède une propriété de 27 acres et des bâtiments spacieux; l'un de ces bâtiments est consacré à la Bibliothèque orientale, l'autre contient une vaste salle où le Conseil général se réunit en Convention, le 27 décembre de chaque année.

La Société n'a pas encore de dotation, mais elle possède un noyau de fonds dont le placement produit un revenu servant à défrayer les dépenses courantes; actuellement, on a fait face à celles-ci à l'aide des droits d'entrée, des donations, et d'une légère souscription annuelle demandée à chaque membre. Aucun salaire n'est payé: tout l'ouvrage est fait par des volontaires qui reçoivent une nourriture simple et les objets d'habillement nécessaires, quand leurs moyens privés les mettent dans cette nécessité. Pour s'enrôler dans le personnel actif, avec ou sans résidence au quartier général, il faut en faire la demande au président du Conseil, préalablement et invariablement, et en obtenir un consentement écrit.

L'administrateur officiel de tous les biens de la Société est en ce moment son Président, et les legs et donations *doivent être faits en son nom personnel*, suivant la formule légale du code du pays où le testateur exécute son testament. La donation faite au nom de la Société n'est pas valide. L'emploi des fonds est contrôlé par le Conseil et, chaque année, un rapport sur la situation financière est rendu, vérifié et publié pour l'information générale. Le Conseil est composé d'office de tous les Présidents des Branches.

La Société, comme telle, est étrangère à la politique comme à tous les sujets qui ne rentrent pas dans sa sphère déclarée de travail. Le *Règlement* défend formellement aux membres de compromettre sa stricte neutralité en ces matières.

Le *Theosophist* est une propriété privée et ne sert à la Société que pour répandre les nouvelles officielles. Elle n'est pas responsable du reste des écrits.

De nombreuses Branches de la Société se sont formées en différentes parties du monde et de nouvelles s'organisent constamment. Chaque Branche ordonne ses statuts et dirige ses propres affaires locales sans l'intervention du Quartier général; à condition cependant que les règles fondamentales de la Société ne soient point violées.

La personne désireuse de se joindre à la Société devra s'adresser à la Branche locale, s'il en existe; si non, au président, à Adyar. Une feuille lui sera fournie qu'elle devra signer, de concert avec deux membres qui lui serviront de parrains, et elle aura à payer une cotisation d'entrée de 25 francs, plus la souscription de 2 fr. 50, de la première année, d'avance. Si le postulant ne connaît pas de membres pour se faire recommander, il pourra correspondre directement avec le président. S'il est accepté, il recevra d'Adyar un diplôme gravé, portant le cachet de la Société et lui donnant le titre de membre. Une personne ne peut appartenir à deux Branches simultanément, mais si elle change de résidence, elle peut changer de Branche avec le consentement de celle à laquelle elle désire se joindre. Sa qualité de Membre de la Société Théosophique est indépendante de son association à une Branche.

Les Branches suivantes sont celles qui existaient à la date du 30 septembre 1886 :

**États-Unis d'Amérique.** — New-York; Philadelphie; Boston; Malden; Rochester; Cincinnati; Saint-Louis; San-Francisco; Los Angeles; Washington, D. C.; Chicago; Aldrich; Ala.

**Grande-Bretagne.** — Londres; Edimbourg; Dublin.

**Continent-Européen.** — Elberfeld; Corfou; Odessa; La Haye.

NOTE IMPORTANTE : Il n'existe pas en France de Branche de la Société Théosophique, régulièrement constituée; les membres étant dispersés un peu partout sur le territoire français. Mais comme les éléments existent, ils ne tarderont pas à former un noyau solide, cette fois, en dehors de toute bruyante personnalité.

**Australie.** — Brisbane.

**Afrique.** — Queenstown, Colonie du Cap (en formation).

**Indes Occidentales.** — Saint-Thomas, Port-au-Prince (en formation).

**Ceylan.** — Colombo; Kandy; Galle; Matara; Bentota; Panadure; Welitara.

Les renseignements au sujet des affaires de Section bouddhique de la Société Théosophique, doivent être demandés, au secrétaire de la Société Théosophique de Colombo, 61, Maliban Saint-Pettah, Colombo, qui se fera également un plaisir de recevoir les visiteurs, spécialement les théosophes débarquant dans ce port.

**Birmanie britannique.** — Rangoun.

**Inde.** — Adoni; Aligarh; Allahabad; Anantapur; Arcot; Arni; Arrah; Bangalore City; Bangalore Cantonment; Bankipore; Bankura; Bara Banki; Bareilly (Oudh); Baroda; Beaulah; Bellary; Benares; Berhampore; Bhagulpore; Bhavnagar; Bhowanipore; Bolaram; Bombay; Burdwan; Calcutta; Cawnpore; Chakdighi; Chingleput; Chinsurah; Chittoor; Coconada; Coimbatore; Coimbancom; Cuddalore; Dacca; Dakshineswar; Darjiling; Delhi; Dindigul; Dumraon; Durbungha; Fatehgarh; Fyzabad; Ghazipore; Gooty; Gorakhpur; Guntoor; Gya; Hoshangabad; Howrah; Hyderabad; Jamalpore; Jessore; Jeypore; Jubulpore; Karur; Kapurthaja; Karwar; Kishuaghur; Kurnool; Lucknow; Madras; Madura; Mayaveram; Meerut; Midnapore; Moradabad; Muddehpooora; Nagpur; Narail; Negapatam; Nellore; Noakhali; Ootacamund; Orai; Palligat; Paramakudi; Periakulam; Pondicherry; Poona; Rae Bareilly; Rawalpindi; Saidpur; Searsole; Secunderabad; Seoni-Chappara; Sholapore; Siliguri; Simla; Srivillipattur; Tanjore; Tinnevely; Tiruppatur; Trevandrum; Trichinopoly; Vellore; Vizianagram.

Le nombre des chartes accordées jusqu'à ce jour, s'élève à 136.

Pour les renseignements on est prié de s'adresser : **En France**, à M. L. Dramard, 76, rue Claude-Bernard (en son absence à M. F. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris). — **En Angleterre**, à miss F. Arundale, 77, Elgin Crescent, W. Londres. — **En Allemagne**, à Herr Franz Gebhard, 17, Platzhoffstrasse, Elberfeld. — **En Russie**, à M. Gustave Zorn, Odessa. Dans les Iles Ioniennes, à Otho Alexander, Esq., Corfou. — **En Amérique**, à W.-Q. Judge, Box 2659, New-York. — **En Australie**, à W. H. Terry, Esq., Melbourne. — **Dans l'Afrique du Sud**, à J. M. Parsonson, Esq., Queenstown. — **Dans les Indes Occidentales**, à Chas. E. Taylor, Esq., Saint-Thomas. — **En Birmanie**, à Norman Duncn, Esq., Rangoun. — **Dans l'Inde**, au Président de la Société, au quartier général, à Adyar, Madras.

Les affaires d'argent peuvent être traitées avec M. T. Vija Raghava Charlu, secrétaire de la S. T., à Adyar, Madras (Inde Anglaise) pendant la maladie du trésorier.

Les envois d'argent pour le compte de la Société peuvent s'effectuer par mandats-poste anglais payables « to The Secretary T. S. » ou des valeurs toujours à l'ordre de H.-S. Olcott au nom de qui est le compte de la Société, à Londres. Lorsqu'on le juge plus facile, on peut faire les paiements à Miss F. Arundale (adresse donnée ci-dessous).

On peut se procurer les publications de la Société chez les agents dont les noms suivent :

**Paris**, Georges Carré, boulevard Saint-Germain, 112. — **Londres**, George Redway, 15, York str. Covent Garden; ou Miss Arundale, 77, Elgin Crescent, Notting Hill. — **New York**, The Fowler and Wells Co., 753, Broadway. Brentano Bros., 5 Union Square. — **Boston**, Colby and Rich, Bosworth Street; Cupples Upham et C<sup>o</sup>, 283, Washington St.; Occult Publishing C<sup>o</sup>. — **Chicago**, J. C. Bundy, La Salle Street. — **Australia**, W. H. Terry, 84, Russel Street, Melbourne. — **Chine**, Kelly and Walsh, Shanghai. — **Indes Occ.**, C. E. Taylor, St. Thomas. — **Ceylan**, J. R. De Silva, Surveyor General's Office, Colombo. — Don Timothy Karunaratne, Kandy. — **Inde**, Calcutta, Norendro, Nat Sen, Indian Mirror Office; Bombay, Tukaram Tayta, 23, Rampari Row, Fort; Madras, L. Venkata Varadarajulu Naidu, Royapetta High Road; Bangalore, A. Narainswamy Moodelliar et C<sup>o</sup>, Mysore Hall; Rangoon, Norman Duncan, Superintendent Fire Department Dalhousie Street; Lucknow, Pandit Jwala Prasad Sankhadhara, Kaisarbagh; Jubulpore, Kalicharan Bose, Head Master, City Aided School; Bhagalpore, Ladli Mohun Ghose Medical Practitioner.

Noms des fonctionnaires pour l'année courante :

**Président**, Henry S. Olcott; **Secrétaire-Correspondant**, H. P. Blavatsky; **Secrétaires**, A. J. Cooper-Oakley, T. Vijiaraaghava Charlu, C. Leadbeater; **Trésorier**, N. C. Mukerji; **Trésorier-Assistant**, Miss Francesca Arundale.

# LE LOTUS

सत्यात् नारित परो धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ.

(Devise des Maharajahs de Benarès.)

---

## ANTIQUITÉ DES VÉDAS

---

Un journal comme le nôtre, que l'archéologie et les recherches sur les religions antiques n'intéressent pas moins que l'étude du côté occulte de la nature, doit être doublement prudent et ne saurait être trop discret en ces questions. Mettre en contact direct ces deux éléments contraires, la science exacte et la métaphysique, c'est nous exposer à ce qui arrive quand on jette un morceau de potassium dans un vase plein d'eau. Fatalement engagés à montrer que quelques-uns de nos plus grands savants d'Occident ont été induits en erreur par la lettre-morte des apparences et n'ont pu découvrir l'esprit caché dans les reliques du passé, nous voilà par là même, et tout d'abord, mis au ban. Quant aux savantins qui n'ont l'esprit ni assez large ni assez modeste pour permettre qu'on discute leurs décisions, nous sommes nécessairement leurs antagonistes. Il nous est donc essentiel de définir, tout de suite et nettement, notre position vis-à-vis de certaines hypothèses scientifiques, qui, faute de mieux, ne sont probablement que des tentatives.

Archéologues et orientalistes ont dépensé des trésors d'érudition sur les questions chronologiques, spécialement en matière de théologie comparée. Mais jusqu'à présent leurs affirmations quant à l'antiquité relative des grandes religions qui ont précédé l'ère chrétienne ne sont guère plus que des hypothèses plausibles. Max Müller avoue qu'il est « impossible de dire » à quelle distance s'étend dans le passé la période nationale et religieuse, dite période védique ; néanmoins il la retrace « jusqu'à une époque antérieure

à l'an 1000 avant J.-C. » et nous donne « 11 ou 1200 avant J.-C. comme la première date à laquelle nous puissions supposer qu'ait été terminée la collection des hymnes védiques ». Et aucun autre de nos grands savants ne se vante d'avoir définitivement résolu cette question controversée, particulièrement délicate à cause de sa portée sur la chronologie de la Genèse. Le christianisme, produit direct du judaïsme, et presque toujours religion d'état des pays respectifs de nos hommes de science, leur a malheureusement barré la route. Aussi, à peine deux d'entre eux se trouvent-ils d'accord, et chacun assigne une date différente aux Védas et aux livres de Moïse, ayant soin, dans tous les cas, de laisser à ces derniers le bénéfice du doute. Même Max Müller, ce maître des maîtres en philologie et en chronologie, se réservait une marge prudente en écrivant, il y a à peine vingt-six ans, qu'il serait bien difficile de décider « si le Vêda est le plus vieux livre, et si quelques portions de l'Ancien Testament ne peuvent être attribuées à la même époque que les plus vieux hymnes du Vêda, ou à une époque encore plus reculée ».

Nous sommes donc parfaitement en droit d'adopter ou de rejeter, au choix, la chronologie imposée par la science. Dès lors, avons-nous tort de l'avouer ? nous sommes plutôt disposés à adopter la chronologie de Swami Dayâound Saraswati (1) cet éminent savant védantin qui connaît incontestablement ce dont il parle, qui sait par cœur les quatre Védas, qui est parfaitement familiarisé avec toute la littérature sanscrite, et qui n'a ni les scrupules des orientalistes d'Occident vis-à-vis du sentiment public, ni le désir de flatter les superstitieuses notions de la majorité, qui enfin n'aurait rien à gagner en escamotant les faits. En refusant notre adulation aux autorités scientifiques, nous ne sommes que trop conscient de notre témérité. Pourtant, nous devons suivre notre route avec l'audace ordinaire des hétérodoxes, dussions-nous être écrasé, comme jadis la Tarpéia sous un monceau de boucliers, sous une pluie de savantes citations des dites *autorités*.

Nous ne nous sentons guère disposé à accepter l'absurde chronologie d'un Bérosus ou même d'un Syncellus, quoiqu'à vrai dire elle ne nous semble telle qu'au point de vue de nos préconceptions. Mais il doit exister un juste milieu entre les prétentions extrêmes des brahmines et les durées, ridiculement courtes, assignées par nos orientalistes à la formation et au plein épanouissement de la gigantesque littérature de cette période anté-mahâbhâratique. Tandis que le Swâmi Dayâound Saraswati affirme

(1) Au sujet de ce philosophe, voir la note de la page 8 du n° 1 du *Lotus*. (N. d. T.)

qu' « il y a actuellement près de 5000 ans que les Védas ont cessé d'être un objet d'étude », et recule à une immense antiquité la première apparition des quatre Védas, Max Müller, assignant à la composition des Brâhmanas, même les plus anciens, les années entre 1000 ou 800 avant J.-C., ose à peine, nous l'avons vu, dater d'avant 12 ou 1500 de l'ère ancienne la collection et la composition originale des Sanhitâs ou hymnes du Rig-Vêda (voir sa conférence sur les Védas). Qui croire ? Lequel des deux est le mieux informé ? Ne peut-on combler cet abîme de plusieurs milliers d'années ? Et serait-il également impossible à chacune des deux autorités citées de fournir des preuves que la science pût regarder comme absolument convaincantes ? Il est aussi facile d'arriver à une fausse conclusion par la méthode inductive moderne, que de tirer de fausses déductions de prémisses erronées. Sans doute, le professeur Max Müller a de bonnes raisons pour s'arrêter à ses conclusions chronologiques, mais le pandit (1) Dayâound Saraswati en a d'également bonnes. Les modifications graduelles, le développement et la croissance de la langue sanscrite sont des guides suffisamment sûrs pour un philologue expert. Mais il n'est pas impossible que le premier ait été induit en erreur, et l'on peut s'en convaincre en considérant certain argument mis en avant par Swami Dayâound. Notre respectable ami et professeur prétend que Max Müller et le docteur Wilson n'ont été tous deux guidés dans leurs recherches et amenés à leurs conclusions que par les commentaires inexacts et infidèles de Sayana, de Mahidar et d'Ouvata ; commentaires absolument différents de ceux, bien antérieurs, auxquels il a eu lui-même recours pour son grand ouvrage le *Vêda-Bhashya*. On a jeté les hauts cris dès l'apparition de cette publication : on disait que le commentaire du Swami était écrit de façon à réfuter Sayana et ses interprètes anglais. « Pour cela, » remarque très justement le pandit Dayâound, « je ne suis pas à blâmer : si Sayana s'est trompé, et si les interprètes anglais l'ont choisi pour guide, leur illusion ne peut être de longue durée. La vérité seule reste debout, et l'erreur doit tomber devant les progrès de la civilisation (2) ». Et si, comme il le prétend, son *Vêda Bhashya* est entièrement fondé sur les vieux commentaires de la période anté-Mahâbhâratique, dont l'accès est interdit aux savants d'Occident, nous ne pouvons hésiter à le suivre de préférence à nos orientalistes éminents, mais moins sûrement guidés.

(1) *Pandit* : Savant brahmane versé dans la connaissance de la langue sanscrite et des lois hindoues.

(2) Réponse aux objections contre le *Vêda-Bhashya*.

D'ailleurs, à part ce témoignage *prima facie*, nous demanderons respectueusement au professeur Max Müller de nous résoudre une énigme. Proposée par lui-même, elle nous embarasse depuis plus de vingt ans, et intéresse la logique élémentaire autant que la chronologie. Cette question court, comme le Rhône dans le lac de Genève, claire et sans déviation, à travers toute la série de ses conférences, depuis le premier volume de ses *Chips* (1) jusqu'à son dernier discours. Essayons de nous expliquer.

Tous ceux qui ont suivi avec autant d'attention que nous-même les conférences du professeur Max Müller, se souviendront qu'il attribue l'abondance des mythes religieux, symboles et allégories des hymnes védiques, comme de la mythologie grecque, à l'adoration primitive de la nature par l'homme. Pour citer ses propres termes, « dans les hymnes védiques, nous voyons l'homme abandonné à lui-même résoudre le problème du monde. Il est réveillé de l'obscurité et du sommeil par la lumière du soleil... » et il l'appelle « sa vie, sa vérité, son brillant Seigneur et protecteur ». Il donne des noms à toutes les forces de la nature, et quand il a appelé le feu « *Agni* », la lumière du soleil « *Indra* », les orages « *Maruts* » et l'aurore « *Usha* », toutes semblent devenir naturellement des êtres comme lui, plus grands que lui-même. (*Chips from a german workshop* vol. 1. p. 68). Cette description de l'état mental de l'homme primitif, aux premiers jours enfantins de l'humanité à peine sortie du berceau, ne laisse rien à désirer. L'époque à laquelle il attribue ces effusions d'un esprit enfantin est la période védique, et nous en sommes séparés, d'après ce qu'il a prétendu plus haut, par un laps de 3000 ans. Le grand philologue semble bien convaincu de la faiblesse mentale du genre humain à l'époque où ces hymnes furent composés par les quatre vénérables *Rishis*, car dans son introduction à la *Science de la Religion* (p. 278), nous trouvons ce qui suit : « Le polythéisme et la mythologie vous étonnent-ils encore ? Mais ils sont inévitables ; ils sont, si vous voulez, le parler enfantin de la religion. Le monde a eu son enfance, et quand il était enfant il parlait en enfant (notez bien, il y a 3000 ans), il comprenait comme un enfant, il pensait comme un enfant... La faute en est à nous si nous persistons à prendre des mots d'enfants pour le langage d'hommes... La langue de l'antiquité est la langue de l'enfance... Le parler enfantin de la religion n'est pas éteint... la religion de l'Inde en est un exemple. »

Arrivé là, nous nous arrêtons de lire, et nous réfléchissons. A la conclusion même de cette habile explication, nous rencontrons

(1) *Chips from a German workshop.*

une terrible difficulté, dont le docte avocat des fois anciennes n'a sans doute jamais été frappé. Pour quiconque est familier avec les écrits et les idées du savant orientaliste, ce serait le comble de l'absurde de soupçonner qu'il accepte la chronologie biblique et prenne pour base de ses calculs l'apparition du premier homme sur la terre il y a 6000 ans. Et pourtant, si nous devons accepter aucun des raisonnements du professeur Müller, nous ne pouvons échapper à cette chronologie, car nous nous heurtons ici à un obstacle purement arithmétique et mathématique, à une gigantesque erreur dans le calcul des proportions....

Il n'est pas douteux que le développement mental aussi bien que physique du genre humain doive se mesurer d'une façon analogue à la croissance de l'homme. Un anthropologiste qui veut aller au delà de simples considérations sur les rapports de l'homme avec les autres membres du règne animal, doit être, jusqu'à un certain point, physiologiste autant qu'anatomiste. L'anthropologie, comme l'éthnologie, est une science progressive qui ne peut être convenablement traitée que par ceux qui sont capables de suivre rétrospectivement le régulier épanouissement des facultés et des potentialités humaines, et d'assigner certaines périodes à la vie de chacune. Ainsi, personne ne prendra pour un crâne d'enfant, un crâne où l'on trouve la dent dite de sagesse. Or, d'après les recherches récentes des géologues, « il y a de bonnes raisons de croire que l'existence de l'homme, dans un état peu avancé, peut se retracer jusqu'à l'époque tertiaire ». Dans le vieux dépôt glacial d'Ecosse, dit le professeur W. Draper, « on trouve les restes de l'homme à côté de ceux de l'éléphant fossile » ; et les meilleurs calculs faits jusqu'à présent, montrent qu'une période de deux-cent-quarante mille ans s'est écoulée depuis le commencement de la dernière période glaciale. En établissant une proportion entre 240,000 ans, âge le plus faible que nous puissions accorder à la race humaine, et 24 ans de la vie d'un homme, nous trouvons qu'il y a 3000 ans, à l'époque où furent composés les hymnes védiques, le genre humain était juste âgé de 21 ans ; c'est là l'âge légal de la majorité, où certes un homme cesse, s'il le doit jamais, de se servir du parler enfantin, de bégayer le langage des nourrissons. Mais des vues de notre conférencier, il résulte que l'homme, il y a 3000 ans, à l'âge de 21 ans, était un enfant sans développement ni raison, bien que promettant beaucoup, et qu'à 24 ans il est devenu l'homme brillant, subtil, savant, profondément versé dans l'analyse de la philosophie, en un mot, l'homme du dix-neuvième siècle. En d'autres termes, gardant toujours en vue notre équation, Max Müller pourrait aussi bien

prétendre qu'un individu qui, un jour, à midi, était un bébé en nourrice, serait devenu le même jour, à midi 20, un adulte parlant haute sagesse au lieu de son *parler enfantin* !

Il nous semble vraiment que l'éminent sanscritiste et conférencier en théologie comparée a le devoir de se tirer de ce dilemme. Ou bien les hymnes du Rig-Vêda (1) ont été composés il n'y a que 3000 ans, et par conséquent ne peuvent être conçus dans le « langage de l'enfance » — puisque l'homme a vécu dans la période glaciale — mais la génération qui les a composés était une génération d'adultes, probablement aussi philosophiques et scientifiques, eu égard aux connaissances de leur époque, que nous le sommes dans la nôtre ; ou bien nous devons leur assigner une immense antiquité, pour les faire remonter aux jours de l'enfance mentale de l'homme. Et, dans ce dernier cas, le professeur Max Müller devra revenir sur une remarque précédemment énoncée, dans laquelle il met en doute « si quelques portions de l'Ancien Testament ne peuvent être attribuées à la même époque que les plus vieux hymnes du Vêda, ou à une époque encore plus reculée ».

Traduit de l'anglais par AMARAVELLA, M. S. T.

## CHÉLAS RÉGULIERS ET CHÉLAS LAIQUES (2)

Un chéla est une personne qui s'est offerte comme élève à un maître pour apprendre *les mystères de la nature* et mettre en pratique *les pouvoirs psychiques latents dans l'homme*. Le maître qui l'accepte comme élève est appelé aux Indes un Gourou, et le vrai Gourou est toujours un Adepté de la science occulte. Le vrai Gourou est un homme d'un profond savoir exotérique et éso-

(1) Voici ce que dit M. G. Le Bon, dans le magnifique ouvrage (*les Civilisations de l'Inde*) qu'il vient de publier avec un luxe d'illustrations inouï : « On finira certainement par reconnaître qu'il n'y faut pas chercher, comme on le fait généralement jusqu'ici « l'œuvre de pasteurs primitifs célébrant leurs dieux tout en menant paître leurs troupeaux »... Quand la notion d'évolution aura un peu plus pénétré les sciences historiques, on reconnaîtra aisément que de telles œuvres supposent des siècles de préparation antérieure, et ne pouvaient pas plus sortir du cerveau de l'humanité primitive qu'une église gothique ne pouvait sortir des mains de l'homme contemporain du mammouth et du renne. » (Note du T.)

(2) Cet article est paru dans le *Theosophist* de juillet 1883. (Note du T.)

térique, ésotérique surtout, qui a fait de sa nature charnelle l'esclave de sa volonté et qui a développé à la fois, en lui-même, la puissance (*Siddhi*) de commander aux forces de la nature et la faculté d'en sonder les mystères, au moyen de pouvoirs précédemment latents et maintenant actifs dans son être. S'offrir comme aspirant au chédat est relativement aisé, se développer jusqu'à l'adeptat est la tâche la plus difficile qu'un homme puisse entreprendre. Il y a des quantités de gens qui naissent poètes, mathématiciens, ouvriers, hommes d'état, etc...; mais un Adepté « de nature » est chose impossible. Car bien que nous entendions parler à de très rares intervalles de personnes naturellement douées de capacités extraordinaires pour l'acquisition de la science et de la puissance occultes, elles ont à passer exactement par les mêmes épreuves et la même éducation que leurs co-aspirants moins favorisés. C'est ici surtout qu'on peut dire qu'il n'y a pas de route royale à l'usage des favoris.

Durant des siècles, les chélas, en dehors du groupe héréditaire attaché au *gon-pa* (temple), ont été choisis par les *Mahâtmâs* de l'Himalaya en personne, parmi la classe des mystiques naturels, très nombreux au Thibet. Les seules exceptions on eu lieu en faveur d'occidentaux comme Fludd, Thomas Vaughan, Paracelse, Pic de la Mirandole, le comte de St-Germain et autres, dont l'affinité de constitution pour cette science céleste força jusqu'à un certain point les Adeptes de là-bas à entrer avec eux en relations personnelles; ils obtinrent ainsi une proportion plus ou moins large de la vérité complète, autant que cela était possible, étant donné leur entourage social. Nous voyons au livre IV du *Kui-te*, chapitre sur « les lois des *upasanas* » que les qualifications exigées d'un chéla étaient :

1° Une parfaite santé corporelle.

2° Une pureté absolue physique et mentale.

3° Des desseins non-égoïstes; une charité universelle; de la compassion pour tous les êtres animés.

4° La constance, et une foi inébranlable à la loi de *Karma* (1), indépendante de l'intervention d'aucun pouvoir de la nature : loi dont le cours ne peut être entravé par aucune entremise, dévié par aucune prière, aucune cérémonie propitiatoire exotérique.

5° Un courage indomptable devant toute occurrence, fût-ce la mort.

(1) Pour l'explication de *Karma*, voir le cathéchisme Bouddhique d'Olcott, et le chapitre *Karma*, dans « Lumière sur le Sentier » (en vente chez Carré, éditeur); en un mot, c'est la loi de la causation éthique, de l'action et de la réaction. (Note du T.)

6° La perception intuitive que notre être est le véhicule de l'*Avakateswara* manifesté ou Esprit divin, *atma*.

7° Une calme indifférence, mais aussi une juste appréciation, en présence de tout ce qui constitue le monde objectif et transitoire, et ses relations avec les régions invisibles.

Telles devaient être les recommandations essentielles de celui qui aspirait à devenir un parfait chéla. Il était insisté invariablement sur chacun de ces points à l'exception du premier, qui peut avoir été modifié dans des circonstances rares et exceptionnelles ; le chéla devait avoir développé plus ou moins toutes ces qualités dans sa nature intime, et cela, *par ses propres efforts et sans aucune aide*, avant de pouvoir être actuellement « mis à l'épreuve ».

Quand l'ascète en voie de développement spontané, au sein de l'activité mondaine ou bien en dehors, suivant sa capacité naturelle, s'est rendu maître et placé au dessus de : 1° le corps, *sharîra* ; 2° les sens, *indruja* ; 3° le péché *dosha* ; 4° la douleur, *dukkha* ; quand il est prêt à devenir un avec *Manas*, son mental, *Buddhi*, l'intelligence spirituelle, et *Atma*, l'Ame suprême, l'Esprit ; quand enfin il est disposé à reconnaître *Atma* comme le gouverneur absolu du monde des perceptions et la *volonté* comme pouvoir exécutif ou énergie suprême, alors il peut, suivant les règles consacrées par le temps, être pris en main par l'un des initiés. Alors il peut être introduit dans le mystérieux sentier au bout duquel on obtient le discernement infailible de *P'hala*, fruit des causes produites, et les moyens d'atteindre *Apavarga*, émancipation de la misère des renaissances renouvelées (*Pretya-bhâva*), à la détermination desquelles l'ignorant n'a pas voix.

Depuis l'avènement de la Société théosophique, dont l'une des tâches difficiles est de réveiller dans l'esprit aryen la mémoire dormante de l'existence de cette science et de ces facultés transcendantes de l'homme, les règles de la sélection des chélas ont été légèrement relâchées à un certain égard. Plusieurs membres de la Société, qui autrement n'auraient jamais été appelés à devenir chélas, s'étant formé par des preuves pratiques une conviction sur les points qui précèdent, et pensant, avec assez de raison, que puisque d'autres avaient atteint le but ils pourraient tout aussi bien l'atteindre en profitant de leurs dispositions naturelles et en suivant le même chemin, se mirent à solliciter avec impatience la faveur d'être acceptés comme candidats. Comme c'eût été intervenir dans leur *Karma* que de leur refuser au moins l'occasion de commencer, cette permission leur fut accordée. Jusqu'à présent les résultats ont été fort peu encourageants, et c'est pour montrer à ceux-là la cause de leur échec, autant que pour en empêcher

d'autres de se précipiter imprudemment vers un destin semblable, que l'ordre a été donné d'écrire le présent article. Les candidats en question, quoique bien avertis d'avance du danger, eurent d'abord le tort et l'égoïsme de perdre de vue leur passé en regardant vers l'avenir. Ils oublièrent qu'ils n'avaient rien fait pour mériter le rare honneur d'être élus, rien qui pût leur donner droit même d'espérer un tel privilège, et qu'ils ne pouvaient se prévaloir d'aucune des qualités énumérées ci-dessus. Hommes d'un monde égoïste et sensuel, mariés ou célibataires, commerçants, civils, militaires ou membres des professions savantes, ils avaient été formés à une école tout à fait propre à les assimiler à la nature animale, pas du tout à développer les facultés spirituelles qu'ils possédaient en puissance. Chacun et tous cependant eurent assez de vanité pour supposer qu'il serait fait pour eux une exception à la loi de siècles sans nombre, comme si, en leur personne, un nouvel *avatar* était né au monde ! Tous s'attendaient à ce que des choses cachées leur fussent apprises, à ce que des pouvoirs extraordinaires leur fussent donnés, parceque..... mon dieu, parcequ'ils étaient entrés dans la Société théosophique ! Quelques-uns, d'ailleurs, étaient sincèrement résolus à amender leur vie, à abandonner leurs mauvaises habitudes ; nous devons toujours leur rendre cette justice.

D'abord ils furent tous refusés, à commencer par M. Olcott, le président même de la Société : il ne fut formellement accepté comme chéla qu'après avoir prouvé, par plus d'une année de travaux dévoués et par une détermination qui ne souffrait pas de refus, qu'il pouvait sûrement être mis à l'épreuve. Alors des plaintes arrivèrent de tous côtés, de la part des Hindous, qui auraient dû être mieux avisés, aussi bien que d'Européens qui naturellement n'étaient pas dans des conditions favorables pour connaître quoi que ce soit au sujet des règles. Le cri général était que la Société ne pourrait durer à moins qu'on ne donnât la chance d'essayer, au moins à quelques théosophes. On oubliait tous les autres articles nobles et généreux de notre programme, les obligations d'un homme envers ses proches, envers son pays, son devoir d'éclairer, d'encourager et d'élever ceux qui sont faibles et moins favorisés que lui-même ; tout cela était aveuglément foulé aux pieds dans un élan insensé vers l'Adeptat. On entendait retentir de toutes parts ce cri : « Des phénomènes, des phénomènes, des phénomènes ! » Et les fondateurs, empêchés dans leur ouvrage sérieux, étaient importunés, harcelés pour qu'ils intercédassent auprès des Mahâtmas, contre qui était le grief, bien que leurs pauvres mandataires eussent à recevoir tous les coups. Enfin l'avis fut donné par les autorités supérieures que quelques-uns des candidats les plus

pressants allaient être pris au mot. Le résultat de l'expérience montre mieux que les plus longs discours ce que c'est qu'un chéla et quelles sont les conséquences de l'égoïsme et de la témérité. Chaque candidat fut averti qu'il devrait, dans tous les cas, attendre des années avant que son aptitude pût être établie, et qu'il devrait passer à travers une série d'épreuves qui amèneraient au grand jour tout ce qu'il y avait en lui de bon ou de mauvais. Presque tous étant des gens mariés, ils furent désignés sous le nom de « chélas laïques », terme nouveau en français, mais qui a eu longtemps son équivalent dans les langues asiatiques. Un chéla laïque est simplement un homme du monde qui affirme son désir de devenir sage dans les choses spirituelles. Est virtuellement tel, tout membre de la Société théosophique qui souscrit au second de nos trois « objets déclarés » ; sans être au nombre des chélas véritables, il peut le devenir, car il a franchi la frontière qui le séparait des Mahâtmas, et s'est mis pour ainsi dire à portée de leur remarque. En entrant dans la Société et en promettant de l'aider dans son œuvre, il s'est engagé à agir, jusqu'à un certain point, de concert avec les Mahâtmas, sur l'ordre de qui la Société a été organisée et sous la protection de qui elle demeure conditionnellement. Ainsi, entrer dans la Société, c'est leur être présenté ; tout le reste dépend absolument du membre lui-même ; il espérerait en vain approcher, fût-ce d'une ligne, de la « faveur » d'un de nos Mahâtmas ou de tout autre Mahâtma du monde qui consentit à se faire connaître, si cette faveur n'a été pleinement gagnée par son mérite personnel. *Les Mahâtmas sont les serviteurs, non les arbitres de la loi de Karma.* L'admission de quelqu'un comme chéla laïque ne lui confère aucun autre privilège que celui de travailler pour son propre mérite sous l'observation d'un maître. Et, que le chéla voie ou non ce maître, cela ne fait pas la moindre différence quant au résultat : ses bonnes pensées, paroles ou actions porteront leurs fruits, les mauvaises auront les leurs. Se vanter et faire parade du titre de chéla laïque est le moyen le plus sûr de réduire à un nom vide de sens les relations avec le Gourou, car c'est un témoignage *primâ facie* de vanité et d'inaptitude aux progrès. Il y a des années que nous enseignons partout cette maxime : « méritez d'abord, ensuite désirez » l'intimité avec les Mahâtmas (1).

Maintenant, il y a à l'œuvre dans la nature une loi terrible,

(1) Les choses d'ordre supérieur ne pouvant être perçues que par des sens d'ordre supérieur, quiconque veut voir le réel Mahâtma doit y employer sa vue intellectuelle. Il doit élever son *manas* assez pour que tous les brouillards de la *mâyâ* soient dissipés. Alors, sa vision sera éclatante et il verra le Mahâtma, quelque part qu'il puisse être, car on peut dire que le Mahâtma est partout,

qu'on ne peut altérer, et dont l'opération explique le mystère apparent du choix de certains chélas qui sont devenus de tristes spécimens de moralité pendant ces dernières années. Le lecteur se souvient peut-être du vieux proverbe : « Ne touchez pas les chiens qui dorment ». Il contient un monde de sens occulte. Nul homme, nulle femme ne connaît sa force morale avant de l'avoir essayée. Des milliers passent à travers la vie, très respectables, parce qu'ils n'ont jamais été mis à l'épreuve. C'est là sans doute une vérité banale, mais qui s'applique très bien au cas présent. Par le fait même que quelqu'un entreprend la carrière de chéla, il réveille et fouette jusqu'au désespoir toutes les passions endormies de sa nature animale. Un combat commence entre rivaux qui ne donnent ni ne demandent aucun quartier. Il s'agit, une fois pour toutes, *d'être ou de ne pas être* : vaincre, c'est l'adéptat; succomber, c'est un martyre ignoble; car faillir victime de la luxure, de l'orgueil, de l'avarice, de la vanité, de l'égoïsme, de la lâcheté ou de tout autre des penchans les plus bas, est ignoble en effet, à l'appréciation de tout homme digne de ce nom. Le chéla est appelé à faire face, non seulement à toutes les mauvaises inclinations latentes dans sa nature, mais en plus à *la vitesse acquise* des forces mal-faisantes accumulées par la communauté ou la nation à laquelle il appartient. Car il est partie intégrante de ces agrégations, et les causes qui affectent soit l'individu, soit le groupe (ville ou nation), réagissent les unes sur les autres. La lutte de notre héros pour le bien jette la discorde dans tout le corps du mal qui l'environne, et lui attire sa fureur. Tant qu'il se contente de marcher avec ses voisins et d'être à peu près ce qu'ils sont, peut-être un peu meilleur ou un peu moins bon que la moyenne, personne ne songera à lui. Mais que l'on sache qu'il a été capable de découvrir la creuse dérision de la vie sociale, l'hypocrisie, l'égoïsme, la sensualité, la cupidité et autres traits qui la défigurent, et qu'il a résolu de s'élever à un niveau supérieur, tout de suite le voilà haï, et tout ce qu'il y a de natures perverses, bigotes ou malveillantes lui enverront un courant de volonté contraire. S'il possède une force innée, il s'en débarrassera, comme le nageur puissant s'élance et traverse le courant qui en entrainerait un moins fort. Mais dans cette bataille morale, si le chéla a une seule tache dissimulée, quoiqu'il puisse faire, elle doit être et sera

---

fondue, pour ainsi dire, dans les sixième et septième principes, qui sont indépendants de l'espace. Comme un homme placé au sommet d'une montagne, tout en ayant sous les yeux la plaine entière, n'en peut remarquer certains détails que s'ils attirent son attention par un caractère spécial, ainsi, bien que toute l'humanité soit dans le champ de la vision mentale du Mahâtma, nous ne pouvons exiger qu'il prenne note de chacun de nous en particulier.

amenée au grand jour. Le vernis des conventions dont nous sommes tous recouverts par la civilisation doit partir jusqu'à la dernière couche, et le moi intérieur être exposé, sans le moindre voile pour cacher sa nudité. Les habitudes sociales qui tiennent les hommes, jusqu'à un certain degré, sous une contrainte morale et les obligent à payer tribut à la vertu en paraissant bons, qu'ils le soient d'ailleurs ou non, ces habitudes sont de nature à être toutes oubliées, ces contraintes à être toutes transpercées par l'effort qui accompagne le développement du chéla. Le vice revêt son visage le plus séduisant, et les passions tentatrices attirent l'aspirant inexpérimenté vers les profondeurs de la dégradation psychique. Sa position ne ressemble pas à celle qu'a peinte un grand artiste, dans un tableau où Satan joue aux échecs avec un homme dont l'âme est l'enjeu, mais dont le bon ange se tient à côté pour l'aider de ses conseils. Dans notre cas, la lutte a lieu entre la volonté du chéla et sa nature charnelle, et Karma défend qu'aucun ange ou Gourou s'interpose jusqu'à ce que le résultat soit connu. Bulwer Lytton nous a idéalisé ce fait dans son « *Zanoni* » (1), ouvrage que les occultistes estimeront toujours ; dans son *Histoire étrange*, il a montré avec non moins de force le noir côté des recherches occultes et leurs mortels périls. L'autre jour, un Mahâtma définissait le procédé de formation des chélas : « un dissolvant psychique, qui consume toutes les scories et ne laisse que l'or pur ». Si le candidat a une passion latente pour l'argent, la chicane politique, le scepticisme matérialiste, l'ostentation, le mensonge, la cruauté ou les gratifications sensuelles de toute autre espèce, le germe est à peu près sûr de pousser ; et il en est de même, par contre, des nobles qualités de la nature humaine. L'homme réel se dégage. N'est-ce pas, par conséquent, le comble de la folie que de quitter le sentier uni de la vie terre-à-terre pour escalader les rochers escarpés du chélaat, si l'on ne se sent raisonnablement sûr d'avoir en soi-même l'étoffe convenable ? La Bible dit bien : « Que celui qui est debout prenne garde de tomber », texte que les aspirants chélas feraient bien de considérer avant de se précipiter tête baissée dans la mêlée ! Quelques-uns de nos chélas auraient mieux fait de réfléchir à deux fois avant de défier les épreuves. Nous nous rappelons plusieurs échecs déplorables dans les douze derniers mois. L'un perdit la tête, rétracta de nobles sentiments qu'il venait de professer quelques jours auparavant, et devint membre d'une religion dont il avait prouvé la fausseté avec un dédain profond et des

---

(1) Traduit en français ; Hachette, éditeur. (N. du T.)

arguments irréfutables. Un second commit un abus de confiance et disparut avec la caisse de son patron, théosophe lui-même. Un troisième s'adonna à la débauche la plus grossière, et l'avoua, avec des soupirs et des larmes inutiles, au Gourou qu'il s'était choisi. Un quatrième s'embarrassa dans une liaison avec une personne de l'autre sexe, et rompit avec ses amis les plus chers et les plus sincères. Un cinquième montra des signes d'aberration mentale, et fut traduit devant la cour sous l'inculpation de conduite honteuse. Un sixième se brûla la cervelle pour échapper aux conséquences d'une acte criminel sur le point d'être découvert ! Et nous pourrions continuer longtemps comme cela. Tous étaient, en apparence, des chercheurs sincères de la vérité, et passaient, dans le monde, pour des personnes respectables. Suivant toutes les apparences extérieures, ils pouvaient très bien être choisis comme candidats au chélaat ; mais « au dedans, tout n'était que pourriture et ossements blanchis ». Le vernis mondain était assez épais pour cacher l'absence de l'or véritable, et, le « dissolvant » agissant, le candidat montra, dans chaque exemple, qu'il n'était qu'une statue dorée faite de scories morales, de la surface au cœur (1).

Dans tout ce qui précède, nous ne nous sommes occupé naturellement que des chélas laïques qui ont échoué ; il y en a aussi quelques-uns qui ont réussi, et ceux-là sont en train de passer graduellement à travers les premières phases de leur épreuve. Quelques-uns se rendent utiles à la Société théosophique et au monde en général, par leurs bons exemples et leurs enseignements. S'ils continuent, tant mieux pour eux, tant mieux pour nous tous ; les atouts sont terriblement contre eux, mais pourtant « il n'y a rien d'impossible à celui qui veut ». Les difficultés ne seront jamais moindres pour le chéla, à moins que la nature humaine ne vienne à changer et un nouvel ordre de choses à évoluer. Saint Paul (*Épître aux Romains*) faisait peut-être allusion au chélaat, quand il disait : « La volonté est présente en moi : mais la manière d'accomplir ce qui est bien, je ne la vois pas. Car le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas ; mais le mal que je ne voudrais pas faire, je le fais ». Et il est écrit dans le Sage *Kirâtârjuniyam* de *Bharâvi* : (XI, 32)

« Les ennemis qui se lèvent dans le corps, difficiles à vaincre, — les mauvaises passions, — doivent être combattus virilement. Celui qui les conquiert est l'égal du conquérant des mondes ! »

Traduit de l'anglais par AMARAVELLA, membre de la S. T.

(1) Cette phrase apprendra à nos savants chimistes qu'ils n'entendent rien aux opérations de l'alchimie. (N. du T.)

## L'INITIATION (SUITE)

## CHAPITRE I

## DE LA MÉTHODE EN SCIENCE ET EN MÉTAPHYSIQUE

Le néophyte, à ses débuts, reçoit l'enseignement dogmatique et sommaire d'une grande synthèse qui lui donne une première notion des connaissances auxquelles il peut aspirer et des difficultés qu'il doit vaincre. Il se met ensuite à l'œuvre, sous la direction de ses maîtres, pour réaliser graduellement par ses propres efforts les sciences et les pouvoirs annoncés.

Il n'y a rien, jusque là, qui diffère des méthodes reconnues et pratiquées dans l'enseignement ordinaire, au moins dans ses degrés supérieurs ; mais voici où la divergence semble commencer.

Ce que l'on promet au néophyte, c'est la perception directe de l'Invisible, d'abord, et, plus tard des principes absolus qui sont, pour nous, du domaine fort discuté de la métaphysique. Pour y arriver, il peut développer en lui, à ce qu'on lui enseigne et jusqu'à un degré de certitude qui nous est inconnu, cette faculté qui s'annonce chez l'homme ordinaire par l'imagination, l'invention, l'inspiration, et dont le produit le plus élevé, dans l'ordre scientifique, est encore la métaphysique.

Par là, il semblera à la majorité des intelligences de notre temps que l'Initiation, en complète opposition avec notre méthode scientifique, n'est qu'un dernier vestige de cette ignorance que nous nous plaisions à attribuer aux temps anciens.

S'adonner à la recherche des principes, et les demander à l'intuition ! n'est-ce pas aujourd'hui la chimère par excellence ? On entend, en effet, répéter partout qu'il n'est pas permis de demander la certitude à d'autres méthodes que l'observation et l'expérimentation, sources uniques de nos sciences modernes ; c'est le mot d'ordre, et tout livre qui ne commence point par le prononcer, n'est ouvert, s'il l'est, qu'avec beaucoup de méfiance. C'est pourtant un préjugé véritable que plus d'un savant, sans doute, a malheureusement contribué, faute d'un examen suffisant, à répandre dans le public, mais qui est bien loin d'être partagé par tous, surtout par les plus éminents.

Il est donc indispensable que nous nous entendions bien nettement, avant tout, sur ce point en examinant avec soin le but et la méthode de nos sciences modernes.

Un premier malentendu porte sur le terme même de science.

*La science!* Il semble qu'on entende un héraut annonçant la Souveraine du jour qui se montre un instant pour recevoir les hommages de ses sujets, soit qu'elle daigne leur exposer avec familiarité quelques-unes de ses dernières méditations, soit qu'elle vienne annoncer quelque décret nouveau. Et quand les portes de son palais se referment sur elle, les acclamations du peuple couvrent longtemps encore le bruit de ses orageux conseils ministériels où tant de questions s'agitent en vain.

N'est-ce pas elle qui a donné le gaz, la vapeur, le télégraphe, et ces mille douceurs qui ne font qu'accélérer la fièvre de notre siècle en rendant plus moelleuse la couche où il s'agit sans pouvoir se calmer? Malheur donc à celui qui, dans la foule, mettrait en doute la divinité de cette impératrice; c'est elle qui dispense au peuple ces largesses toujours appréciées par dessus tout: *panem et circenses!* et le peuple l'encense dans sa reconnaissance aveugle, sans vouloir discuter son infaillibilité.

Si la vapeur et l'électricité, modifiant le temps et la distance, confondent aujourd'hui des nations qui s'ignoraient hier, c'est à la science qu'on l'attribue, et l'on oublie que non seulement elle fut la plus étonnée de ces résultats, mais encore que loin de les chercher et de les prévoir, après les avoir niés même, assez souvent, elle ne sait ni les guider ni les maîtriser.

Si les nations se rapprochent par l'usage imprévu de ses produits, c'est à la science qu'on en rend grâce, et l'on oublie que c'est par ces mêmes produits que les peuples se détruisent aussi plus rapidement. On oublie que toute cette industrie éblouissante est née des passions d'une spéculation avide, servie par la science; on oublie qu'elle concentre les peuples en quelques grands foyers de corruption physique et morale, où elle engraisse le falsificateur aux dépens du pauvre et du faible qu'elle empoisonne de plaisirs frelatés.

La science est partout impuissante devant les masses que ses découvertes matérielles ont ébranlées malgré elle et sans elle, mais pour le moment, le peuple jouit, et partout la science est adulée.

Et comment cette souveraine a-t-elle découvert et fourni tant de trésors?

Par l'observation et l'expérimentation seules!

Donc plus de rêveries métaphysiques; plus d'abstractions! La science ne doit connaître qu'un but: l'industrie, le bien-être; le reste, s'il y a un reste, viendra par surcroît.

Qu'on ne parle plus d'autre méthode que l'observation et l'expérience. Elles seules nous ont valu ces délicieux produits ! Qu'étaient sans elles nos pauvres aïeux ?

Voilà ce qu'on dit, voilà ce qu'on voit, pour parler comme Bastiat, et voici ce qu'on ne voit pas, en outre de l'impuissance constatée tout à l'heure. C'est d'abord qu'une très petite partie seulement de la science a été l'occasion, non la cause de ces progrès matériels, et que cette partie est à peu près exclusivement bornée aux sciences mécaniques physiques et chimiques, c'est-à-dire à la connaissance du monde inerte. Ebloui, cependant, par des conséquences fatales, on a voulu étendre à toutes les connaissances le but et les procédés principaux, non pas fondamentaux, comme nous le verrons, de ces sciences mécaniques. — De sorte que lorsqu'on emploie aujourd'hui l'expression : « *La Science* », cela signifie, pour la plupart des esprits, à la fois :

1° L'état des connaissances de l'esprit humain prises dans leur ensemble, dans leur unité, ou autrement dit, la totalité de nos connaissances et de nos tendances intellectuelles. — Ce qui est fort juste ;

2° Et le but pratique en même temps que les procédés principaux, confondus souvent avec la méthode, des sciences physico-chimiques en particulier, but et procédés que, par une extension abusive, on considère comme le seul but et la seule méthode légitimes de toutes les autres sciences et de leur ensemble.

Ce qui n'est nullement justifié.

Commençons donc par éviter cette confusion, en ne désignant par le terme « *La Science* » que l'ensemble harmonique des connaissances et des tendances de l'esprit humain, sans rien préjuger sur son but et sa méthode.

*La Science* ainsi comprise n'est plus seulement le meilleur instrument de l'homme, c'est l'expression même de l'homme tout entier, le témoignage de sa divinité, le gage de son immortalité ; il n'est pas une de ses tendances qui n'y participe. Mais aussi, cette science là n'a pas le droit d'être impuissante contre les forces qu'elle met en jeu ; elle doit, elle peut, éclairer à la fois tous les points de son horizon et n'y avancer qu'avec sûreté.

Un second point à discuter au sujet de nos sciences ordinaires est celui de leur but dont nous avons dû dire quelques mots déjà.

Il est inutile, sans doute, de s'attarder à combattre davantage l'opinion que l'industrie soit l'objectif principal de la connaissance ; l'école Saint-Simonienne n'est plus ; l'école positiviste, son héritière, couronne son édifice par la sociologie qui embrasse les beaux-arts, la morale, le perfectionnement de l'humanité, voire

même, dans l'esprit du maître et de ses disciples directs, une religion!

D'ailleurs l'opinion publique n'a jamais confondu l'inventeur industriel avec le savant désintéressé, pour ainsi dire, du monde pratique, et c'est à celui-ci qu'elle réserve ses principaux hommages.

Enfin il serait trop aisé de montrer que les connaissances scientifiques exploitées par l'industrie ne constituent qu'une très petite partie de la science; la plus grande étendue de son domaine reste stérile pour la pratique, et il est rare que ses découvertes soient inspirées par un besoin industriel.

Quel est donc le but que poursuivent les savants? quelle est la fin vers laquelle tend cet instinct invincible, ce désir de savoir auquel ils obéissent? Beaucoup ne se le demandent même pas, mais il est aisé de le voir en remarquant que la science n'a détruit aucune école philosophique; nos savants se partagent encore comme de tous temps entre le matérialisme, le spiritualisme et le scepticisme. Au fond, ce dont il s'agit, c'est donc encore et toujours le grand problème du sphynx :

— Qu'est-ce que l'homme? — Où est-il? — D'où vient-il? Où va-t-il?

Toutefois, les positivistes ont donné à la recherche de ce problème une tournure à laquelle il faut s'arrêter. Comme les autres sceptiques, ils se différencient des matérialistes et des spiritualistes en opposant la science à elle-même pour la nier, mais seulement dans une certaine mesure, non dans son essence. Ils reconnaissent bien à l'humanité des tendances, un progrès vers un but; ils déclarent bien que ce but ne peut être atteint que par la science, mais ils refusent tout avenir à l'individu en affirmant non seulement que la science qui suffit à l'humanité est celle qui ne connaît que de la matière, de ses propriétés et de ses lois, mais encore qu'aucune autre science n'a de fondement réel; autrement dit, en niant l'absolu. Cette conclusion, appuyée sur un enchaînement fort remarquable des sciences, est tirée de cet autre principe que la science positive ne s'occupe ni de la fin des choses ni de leur cause première, principe qu'on donne lui-même comme l'expression de la méthode dite expérimentale et d'observation.

Cette négation philosophique de la philosophie doit nous occuper particulièrement, car si elle est fondée, qu'aurons-nous à parler plus de principes, d'infini, d'initiation?

Nous devons revenir plus loin sur la certitude des sciences; actuellement nous n'avons qu'à nous demander s'il est vrai que la science positive ne recherche ni la cause première ni la fin des

choses. Cette assertion n'est, au fond, qu'une forme nouvelle de la pensée qui a créé, ou pour mieux dire rajeuni l'observation et l'expérience en réagissant au xvi<sup>e</sup> siècle contre la recherche, alors égarée, de la vérité à priori. Elle signifie ceci et rien de plus : notre méthode consiste non pas à descendre d'une cause première ou d'une cause finale pour en déduire les phénomènes et les lois qu'elle renferme, mais au contraire, à expliquer un phénomène par ses causes prochaines, en négligeant toutes les autres.

En donnant cependant à ce simple fait la forme rappelée plus haut, on lui prête une extension qu'il n'a pas en réalité, car de ce qu'au moment où l'on étudie un phénomène, ou un ordre de phénomènes, on néglige ses causes premières ou finales, il n'en résulte pas que la *Science*, dans son ensemble, puisse aussi les négliger. La science positive elle-même ne le fait pas autant qu'elle le prétend, car les causes prochaines d'un phénomène quelconque se trouvent dans un autre phénomène, plus général dont elle cherche ensuite la cause prochaine plus générale encore, et elle arrive ainsi forcément à cette région intermédiaire où le relatif et l'absolu se confondent. On ne peut cependant encore s'y arrêter, à cette région ; il est impossible, en effet, de fixer les limites de cet horizon ; elles sont limites dans le sens mathématique, comme la somme des termes d'une série, comme toute approximation d'un incommensurable ; en les poursuivant, on ne peut éviter de mettre le pied sur le domaine métaphysique.

Donc la science positive, tout comme celle spiritualiste qui les affirme, ou comme la matérialiste qui en prétend démontrer le néant, a pour objectif, quoiqu'elle en dise, les causes premières et les causes finales des choses. Seulement elle les poursuit pas à pas, en partant d'en bas, contrairement à la science à priori, qui essaye de partir d'en haut : mais sa poursuite n'en est que plus illimitée.

Aussi les positivistes eux-mêmes s'entendent-ils assez sur le principe en question. Sans le montrer par un exposé des instructives divergences de leur école, je n'en veux la preuve que dans cette citation de l'un des plus connus, Taine, qui va exprimer parfaitement la démonstration que je viens de tenter :

« Le progrès de la science consiste, dit-il, à expliquer un ensemble de faits, non point par une cause prétendue hors de toute expérience, mais bien par un fait supérieur qui les engendre. En s'élevant ainsi d'un fait supérieur à un fait supérieur encore, on doit arriver, pour chaque genre d'objets, à un fait unique qui est la cause universelle. Ainsi se condensent ces différentes sciences en autant de définitions d'où peuvent se déduire toutes

les vérités dont elles se composent. Puis vient le moment où nous osons davantage : considérant que ces définitions sont plusieurs, et qu'elles sont des faits comme les autres, nous y apercevons et nous en dégageons, par la même méthode que chez les autres, le fait primitif d'où elles se déduisent et qui les engendre. Nous découvrons l'unité de l'Univers et nous comprenons ce qui la produit. Elle ne vient pas d'une chose extérieure au monde ni d'une chose mystérieuse cachée dans le monde; elle vient d'un fait général semblable aux autres, loi génératrice d'où les autres se déduisent, de même que de la loi de l'attraction dérivent tous les phénomènes de la pesanteur, de même que de la loi des ondulations dérivent tous les phénomènes de la lumière, de même que de l'existence du type dérivent toutes les fonctions de l'animal, de même que de la faculté maîtresse d'un peuple dérivent toutes les parties de ses institutions et tous les faits de son histoire. — *L'objet final de la science est cette loi suprême, et celui qui, d'un élan, pourrait se transporter dans son sein, y verrait, comme d'une source, se dérouler par des canaux distincts et ramifiés, le torrent éternel des événements et la mer infinie des choses. C'est à ce moment que l'on sent naître en soi la notion de la nature ».*

La science positive réalise-t-elle cet idéal? C'est une autre question; elle n'en déclare pas moins nettement qu'il est son objectif : elle poursuit la cause des causes.

Concluons : En dépit des sophismes des uns et des préjugés des autres, il est clair que la science, avec quelque épithète que ce soit, a pour but principal : *La recherche de l'Absolu!*

\*  
\*  
\*

Quels sont ses moyens pour y arriver? C'est un troisième point que nous avons à examiner maintenant, et qui demande quelque développement tant il est essentiel et délicat en même temps.

Parlons d'abord de cette prétention de la science de se passer de la métaphysique :

I. — On pourrait en premier lieu lui objecter la remarque, incontestée sans doute, que les faits par eux-mêmes ne nous apprennent presque jamais rien, qu'il faut les coordonner, les comparer, et, en tous cas, en déduire une conclusion qui n'est pas immédiatement évidente; que cette déduction exige, nous le verrons, une faculté fort peu *positive*, l'imagination, et tout au moins le raisonnement dont les règles n'ont rien à faire avec les faits. Cependant, concédons ici avec beaucoup de philosophes que la logique n'est pas du domaine de la métaphysique, remettons, du reste à plus tard l'examen plus approfondi de l'*observation*

elle-même, et passons tout de suite à une autre considération non moins essentielle.

II. — Quelle est la portée de cet enseignement des faits révélés par l'observation ?

— La science positive affirme, ce que nous lui concéderons encore pour le moment, qu'elle se borne à un échafaudage d'observations intimement liées et portées les unes sur les autres. Voyons les deux extrémités de cet édifice.

Au bas est la science physico-mécanique, en haut la science sociale (écartons la mathématique considérée comme pur instrument).

— La physique débute en disant : Peu m'importe ce qu'est la matière, je n'ai besoin que de la décomposer en molécules, et d'en connaître les mouvements.

Peu m'importe ce qu'est la force ; j'appellerai forces égales celles qui produisent le même effet dans les mêmes conditions, et, par le choix d'une unité, je mesurerai toute force, par conséquent tout mouvement.

Et ainsi de la masse, du temps, de l'espace qui sont appréciés par eux-mêmes, c'est-à-dire dans leurs modifications *relatives*, au moyen d'unités tout à fait arbitraires.

Les phénomènes ainsi connus avec précision amènent par une série d'opérations de l'esprit humain qu'on ne peut se lasser d'admirer quand on étudie ces sciences, à faire apparaître des lois naturelles, c'est-à-dire les relations qui président à la production de certains phénomènes, et ces lois, de plus en plus générales, conduisent à cette magnifique synthèse du monde physico-chimique dont nous parlerons plus loin.

La science, enhardie, poursuivant les mêmes méthodes sans apercevoir la limite inconnue à la nature, comme toutes nos divisions artificielles, entre l'être brut et l'être vivant, arrive ainsi jusqu'à l'homme, jusqu'à la société humaine qu'elle traite encore comme un assemblage d'êtres inertes. Confondant les *actes* avec les *faits*, elle prétend déduire une *loi naturelle*, de pratiques générales, et elle arrive ainsi à légitimer les monstruosité de l'état barbare, sans triompher de la répugnance invincible que ses théories soulèvent en toute âme simple : telles sont, l'irresponsabilité du criminel, la légitimité et la nécessité de la guerre, ou même dans un ordre bien plus simple et moins choquant tout d'abord, en économie politique, la prétendue *loi* de l'offre et de la demande qui justifie la fortune d'un homme enrichi par la peine, les privations ou la vie même de ses semblables (1).

(1) Il y a quelques années, une épidémie de fièvre mortelle envahit une île

D'où vient cela, sinon de ce qu'on est resté exclusivement dans l'ordre des faits matériels, *cherchant en eux seuls la cause comme l'effet*, alors que cette cause est au delà du monde sensible ? On n'a étudié que les rapports des êtres ou des choses, sans tenir compte de ce qui fait réellement l'individualité et la personnalité.

Ce grand défaut de l'ensemble de la science positive se retrouve aussi bien, sinon plus clairement encore, dans sa base même, dans la science physico-mécanique. Après avoir débuté en écartant, sans les préjuger en rien, les questions métaphysiques sur la force, l'espace, le temps, etc..., le positiviste arrive à un instant où il croit avoir assez étendu le champ de ses observations pour juger de l'univers ; il oublie alors ses débuts et se met à nier ouvertement la force, le temps, l'espace qu'il n'a pas étudiés. Il affirme alors sans preuves, qu'ils ne sont que de pures abstractions, c'est-à-dire des extensions exagérées de relations, une propriété de la matière ; celle-ci reste la seule souveraine qu'il admette, malgré son incessante variabilité, sans qu'il nous la rende plus compréhensible que ces prétendues entités qu'il a pensé détruire.

Ainsi après s'être enfermé volontairement, pour échapper à l'absolu qui l'effraie, dans une sphère étroite où le relatif règne en maître, le positiviste y tourne sur lui-même comme en un cercle vicieux, en s'écriant : « J'ai négligé partout l'absolu, donc l'absolu n'existe pas ; il n'y a que des rapports ! » — Là, en effet, quand il se borne à la pratique, il semble triompher, car l'industrie n'est que l'art de disposer les situations relatives de la matière qu'exige chacune des lois physiques à mettre en jeu ; elle n'est pas l'action directe d'un principe supérieur, tel que la loi même, sur la matière employée. Mais, quand il faut faire de la *science*, non plus de l'industrie, l'absolu qui pénètre tout se retrouve, inévitable, jusque dans les détails de cette sphère du contingent dont la surface, du reste, n'est pas définie. On peut éluder plus ou moins heureusement et pour un temps, les questions métaphysiques, de force, de temps et d'espace, se servir du nombre sans essayer de le comprendre, se passer même de définir en aucune manière, cette matière à laquelle on veut tout demander cependant (1), mais il est au moins, en tout cas, une question métaphysique inévitable, celle

---

isolée de l'Océan : les habitants en périssaient en quelques jours au plus ; un seul remède pouvait les sauver, le quinquina, et un seul marchand en possédait une provision suffisante ; mais la *loi* de l'offre et de la demande lui interdisait sans doute de sauver tous ses semblables ; son quinquina se vendit aussitôt au poids de l'or ; ceux qui furent en état de satisfaire son avidité en sacrifiant au besoin leur fortune, eurent la vie sauvée, mais la plupart des malades durent succomber pour l'honneur de l'économie politique.

(1) Définir la matière, c'est entrer de plain-pied dans le domaine inévitable

de *causalité*; car, sans elle, il n'y aurait plus de science. Elle a été l'écueil de Stuart Mill, et c'est elle qui ramène Taine à l'absolu, comme malgré lui, dans le passage cité plus haut.

Poussons-le, en effet, dans toutes ses conséquences, quitte à nous répéter un peu :

Qu'a fait la science positive en établissant une loi, si générale soit-elle, sinon de reculer d'un terme seulement la série indéfinie des pourquoi? et de quel droit s'arrê-t-elle lorsqu'elle sent que le sol de la contingence commence à fuir sous ses pas? « Toutes les fois, dit-elle, que les conditions d'un phénomène se trouvent réalisées, il ne manque jamais de se produire. Ce qui exclut... »

— Ici vous l'arrêtez pour lui dire : « d'accord, mais pourquoi en est-il ainsi ? »

— « Telle est », vous répondra-t-elle, en venant bien vite sur ses pas; « la propriété de la matière ».

Il y bien longtemps que les médecins de Molière disaient que l'opium fait dormir par la raison profonde qu'il a la propriété dormitive ! Mais pour le vulgaire profane, la *loi* à laquelle la matière obéit passivement, loin d'exclure du monde l'intervention d'une volonté, en est l'expression la plus nette, le témoignage le plus éclatant; elle est le Verbe de l'*Absolu* directeur.

Quiconque regarde l'univers sans prévention dans sa gradation d'êtres innombrables, voit s'élever du sein de la matière inerte une suite d'individualités de plus en plus caractérisées par la vie d'abord, puis par toutes les nuances de l'instinct, de l'intelligence et de la raison, de sorte que ce même absolu qui, tout d'abord, semble extérieur à la matière aveugle qu'il meut, paraît s'incarner ensuite, pour ainsi dire, dans les êtres animés en des proportions toujours croissantes : Ils portent en eux-mêmes leur principe directeur, au moins dans une certaine mesure. C'est ce que le philosophe Hartmann, notamment, a si bien montré dans sa *Philosophie de l'Inconscient*.

De là résulte que cet inconscient, cet absolu facile à distinguer dans le monde matériel, quand on veut en isoler le phénomène, et faire apparaître la loi qui l'exprime, est de moins en moins séparable à mesure qu'on s'élève dans le monde vivant. L'abstraction

de la métaphysique par la grande question du réalisme et du nominalisme, et rien n'est fait quand on ne l'aborde pas : l'idéalisme est aussi admissible que le matérialisme.

On peut voir, du reste, par un livre remarquable récemment paru et dont nous reparlerons (*Essais sur la synthèse des forces physiques*, par Leray), les intéressantes modifications que reçoit la science quand on y tient compte de la métaphysique.

n'est plus possible du tout dans le monde pensant. Il y a là quelque chose d'analogue à l'aimant qui montre au physicien, distinctement, les deux éléments du magnétisme, comparé au fer doux où, confondus, ils se dérobaient à ses recherches.

C'est pour cela que, dans le domaine de la pratique même, nous voyons la science triomphante, par l'industrie, sur la matière inerte, bien faible déjà sur le terrain physiologique de la médecine, devenir tout à fait impuissante dans le monde moral, et même simplement sur les faits économiques. A plus forte raison la science pure ne peut-elle espérer de solution satisfaisante par la seule observation des faits matériels et sensibles.

Si bien des savants n'aperçoivent point ces principes, c'est qu'ils sont absorbés, et avec raison, par des travaux de détail, par les points de vue particuliers où ils excellent, mais d'où ils n'ont pas le loisir d'apercevoir l'ensemble. Nous retrouvons ici la vertu et le défaut capital de notre siècle : la liberté individuelle, bien inappréciable, mais à qui manque une direction supérieure pour la préserver de l'anarchie, pour placer chacun à son rang et lui donner, par là, en même temps qu'à l'ensemble, tout le bonheur possible, au lieu de le laisser, dans des efforts pleins d'ardeur et de foi, troubler inutilement de ses pensées exagérées la masse émiettée où il s'agite hors de sa sphère.

La place du savant positif est le monde *contingent*, et son génie y est inappréciable ; mais c'est à la philosophie seule qu'il appartient de planer au-dessus de ce monde, pour atteindre l'*Absolu*, vrai but, nous l'avons dit, de la *science*.

Ainsi donc, en dépit de ces volumes de métaphysique tronquée que quelques savants ont écrit sous prétexte d'affirmer qu'ils ne font point de métaphysique, la science ne peut être entière qu'en joignant le *noumenon* au *phenomon* ; la métaphysique à la physique ; celle-ci n'est, ne peut être que l'auxiliaire de celle-là ; auxiliaire admirable, précieux, mais auxiliaire.

Or la métaphysique, c'est l'hypothèse générale vérifiable, c'est, dans une mesure plus ou moins grande, l'*Intuition*.

Mais poursuivons cet examen, et nous allons la voir bien ailleurs encore cette intuition dont on croit tant se passer !

F. Ch. BARLET (M. S. T.)

(A suivre.)

## L'ÉLIXIR DE VIE

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN *Chéla* (1)

Par G. M., Membre de la Société Théosophique

« Et Enoch s'en alla avec les Elohim,  
et les Elohim le pr.rent. »

(GENÈSE.)

## INTRODUCTION

Les renseignements curieux (on ne peut manquer de leur reconnaître ce caractère, quoi que l'on en pense d'ailleurs) contenus dans cet article demandent quelques mots d'introduction. Ces détails sur un sujet qui a toujours été considéré comme l'un des mystères les plus obscurs et les plus jalousement gardés de l'initiation occulte, depuis l'époque des Rishis (2) jusqu'à l'avènement de la Société théosophique, ont été portés à la connaissance de l'auteur d'une manière qui semblerait étrange, surnaturelle, à l'ordinaire des Européens. Il peut cependant affirmer que, personnellement, il ne croit pas le moins du monde au *surnaturel*, bien qu'ayant trop appris pour limiter comme certains les possibilités du *naturel*. Voici d'ailleurs une confession de ce qu'il est et de ce qu'il croit; on comprendra, en lisant attentivement les faits exposés ci-dessous, que s'ils sont réellement tels que présentés par l'auteur, celui-ci ne peut être un Adepté de haut grade, sans quoi *cet article n'aurait jamais été écrit* : il est, ou plutôt il a été, durant quelques années, un humble chéla; dès lors il n'a pu avoir, en ce qui concerne les régions supérieures du mystère, aucune expérience personnelle, et il en parle comme un observateur sérieux, abandonné à ses propres conjectures, voilà tout. Il peut avancer que, durant son séjour avec certains Adeptes, séjour hélas trop court, il a pu vérifier par l'observation et l'expérience même quelques-unes des réalités les moins transcendantes de l'*Œuvre*. Et, sans pouvoir témoigner positivement de ce qu'il y a au delà, il peut dire que le cours entier de ses études, de ses exercices et de ses expériences, cours qui a été long, sévère et souvent dangereux, l'a mené à la conviction que les faits sont réellement tels qu'ils sont présentés ici, sauf que quelques détails ont été voilés à *dessein*. Pour des motifs qu'il lui est impossible d'expliquer au public, il ne peut pas, ou ne veut pas user pour lui-même des secrets dont il a obtenu la clef. Mais il lui est permis par quelqu'un à qui il doit toute révérence, affection et gratitude, par son ancien Gourou, de divulguer au profit de la science et de l'humanité,

(1) Un *Chéla* est l'élève, le disciple d'un *Gourou* ou *maître Initié*.(2) Mot à mot *révélateur*; saints ou sages.

et pour le bien spécial de ceux qui seront assez courageux pour entreprendre une expérience personnelle, les étonnants détails qui suivent, sur les moyens occultes de prolonger la vie bien au delà de l'ordinaire.

### L'ÉLIXIR DE VIE

L'une des principales considérations qui poussent actuellement les gens d'esprit mondain à solliciter l'initiation théosophique est sans doute l'idée que leur admission dans la Société leur vaudra immédiatement quelque avantage extraordinaire sur le reste du genre humain. Quelques-uns même espèrent que l'initiation aura pour résultat suprême de les exempter de cette dissolution si bien nommée le lot commun des hommes. Les traditions de « l'Elixir de vie » que possédaient, dit-on, les cabalistes et les alchimistes, sont encore chères à certains étudiants européens de l'occultisme du moyen âge, tandis que l'allégorie de *l'Ab-è-hyat (eau de vie)* est encore regardée comme un fait par les survivants dégénérés des sectes ésotériques d'Asie, qui ignorent la réelle nature du *Grand-secret*. L'essence « âcre et bouillante », au moyen de laquelle Zanoni renouvela son existence, enflamme encore l'imagination de certains visionnaires, comme une découverte possible de la science future.

Théosophiquement parlant, bien que le fait lui-même soit affirmé vrai, ces conceptions de son procédé de réalisation sont reconnues fausses. Le lecteur est libre de le croire ou non : mais les occultistes théosophes prétendent être positivement en communication avec des êtres intelligents (et vivants) dont l'horizon d'observations est infiniment plus large que celui des inspirations les plus hautes de la science moderne, sans parler du barbotage cabalistique de tous les « adeptes » contemporains, d'Europe et d'Amérique. Or, si loin que s'étendent les investigations, ou, si l'on veut, les prétendues investigations de ces êtres d'intelligence supérieure, si loin qu'ils aient pu chercher avec l'aide de la déduction et de l'analogie, même *Eux* n'ont pu trouver dans l'infini rien de permanent que l'ESPACE. *Tout est sujet au changement*. Le lecteur logique ne peut manquer de conclure que dans un univers de condition essentiellement impermanente, il n'est rien qui puisse produire la fixité. Aucune substance, même tirée des profondeurs de l'infini ; aucune combinaison des philtres imaginables, pris dans notre astre ou dans un autre, et composés par la plus haute Intelligence ; aucun système de vie ou de discipline, dirigé par la détermination et l'habileté les plus sévères, ne peuvent arriver à produire l'im-

mutabilité. Dans l'univers des systèmes solaires, quelque part et comment qu'on l'envisage, l'immutabilité entraîne le « non-être », au sens physique que les théistes ont donné à ce terme (le *non-être*, qui, pour les esprits étroits des croyants occidentaux, est la même chose que *rien*) c'est-à-dire une *reductio ad absurdum*. C'est une insulte qui retombe sur eux, même quand on applique ce raisonnement à l'idée pseudo-chrétienne ou ecclésiastico-judaïque de Dieu.

On verra, en conséquence, que non-seulement l'idéal ordinaire de l'« Immortalité » est une conception absolument fausse, mais que la chose elle-même est, physiquement et métaphysiquement, impossible. C'est une chimère, quoique chère à bien des gens, théosophes ou autres, chrétiens, spiritualistes, matérialistes ou idéalistes. Mais il est possible de prolonger la vie humaine si longtemps que cela semblerait un incroyable miracle à ceux qui regardent la courte durée de notre existence comme nécessairement limitée à un maximum de quelque deux cents ans. Nous pouvons, pour ainsi dire, briser le choc de la mort, et, au lieu de mourir, remplacer ce plongeon subit dans l'obscurité par un passage dans une lumière plus brillante. Et ce passage d'un état d'existence à un autre, peut être opéré assez graduellement pour que la friction, réduite à son minimum, devienne pratiquement imperceptible. C'est ici une toute autre affaire, parfaitement à la portée de la science occulte. Là, comme partout, des moyens proprement dirigés arriveront à des résultats ; les causes produiront leurs effets. La seule question est naturellement de savoir quelles sont ces causes, et comment, à leur tour, elles peuvent être engendrées. Lever le voile, autant qu'il est permis, sur cet aspect de l'occultisme, est l'objet du présent article.

Nous commencerons par rappeler deux doctrines théosophiques, constamment sous les yeux du lecteur dans « Isis » et autres ouvrages mystiques : 1°, au fond, l'Univers est UN, sous une infinité de manifestations changeantes ; 2°, ce qu'on appelle « l'homme » est un être composé, non seulement au sens exotérique et scientifique du mot composé — un amas d'unités vivantes et, paraît-il, matérielles, — mais aussi au sens ésotérique, c'est-à-dire une série de sept formes ou parties constituantes, mélangées les unes aux autres. Nous pourrions dire, pour plus de clarté, que les formes plus éthérées de l'homme, comme des doubles d'un même aspect, remplissent chacune les espaces interatomiques des plus matérielles. Nous voudrions faire comprendre au lecteur que ce ne sont pas là des « spiritualismes », des subtilités christiano-spirites. Votre miroir vous présente en réalité plusieurs

hommes, ou plusieurs parties d'un homme composé; chacune est la contre-partie exacte de l'autre, mais les « conditions atomiques » (faute d'un meilleur terme) de chacune sont telles, que ses atômes pénètrent entre les atômes de celle qui la précède en « grossièreté ». Pour le moment, peu nous importe la manière dont ces parties sont comptées, distinguées, classifiées ou arrangées par les théosophes, les spiritistes, les bouddhistes, les cabalistes et les védantins : nous pouvons remettre à plus tard cette guerre de termes. Peu nous importe aussi la relation qui unit chacun de ces « hommes » aux divers éléments cosmiques dont il fait partie : c'est là une science d'importance capitale, à d'autres points de vue, mais que nous n'avons plus besoin d'expliquer ni de discuter maintenant. Enfin, cela nous touche peu que les savants nient l'existence d'un pareil arrangement parce que leurs instruments ne peuvent le faire percevoir à leurs sens. Nous leur disons simplement : « Trouvez de meilleurs instruments et des sens plus subtils, vous verrez ».

Nous n'avons pas autre chose à dire : si vous désirez boire l'Elixir de vie et vivre un millier d'années ou environ, vous devez écouter pour le moment nos paroles, et agir en conséquence. La science ésotérique ne donne pas le moindre espoir d'atteindre au but par une autre méthode; quant à la science moderne, ou soi-disant exacte, elle rit.

Donc, nous voici résolus à briser, littéralement et non métaphysiquement parlant, la coquille extérieure que nous connaissons comme notre corps mortel, et à éclore, vêtus d'une peau nouvelle. Cette seconde enveloppe n'est pas spirituelle, mais seulement plus éthérée. Une longue éducation préparatoire la rendra apte à la vie dans notre atmosphère; en même temps nous aurons graduellement fait mourir l'enveloppe extérieure. Nous allons parler de ces procédés. Dès le commencement nous devons nous préparer à cette transformation physiologique.

Comment nous y prendre? Nous avons d'abord à nous occuper du corps actuel, visible et matériel, de ce qu'on appelle l'homme, bien que ce n'en soit que la coquille. Rappelons-nous cet enseignement de la science que, dans l'intervalle de sept ans environ nous changeons de peau, ni plus ni moins que les serpents; et cela, d'une manière tellement graduelle et imperceptible que, sans l'assurance que la science nous en donne après des années d'études et d'observations infatigables, nul n'aurait le moindre soupçon du fait.

Nous voyons aussi qu'avec le temps voulu toute coupure ou blessure, même d'une certaine profondeur, tend à se refermer;

notre corps tend à regagner ses pertes : un morceau de peau enlevé ne tarde pas à être remplacé. Un homme, en partie écorché vivant, peut parfois survivre et se couvrir d'une peau neuve ; rien d'étonnant à ce qu'il en soit de même de notre corps astral, beaucoup plus éthéré que le corps physique ; il est possible d'endurcir aux variations atmosphériques ce corps vital, le quatrième de nos sept principes : il faut pour cela qu'il attire à lui le second et se l'assimile. Tout le secret est de réussir à le dégager, à le séparer du corps visible, et, pendant que ses atomes, généralement invisibles, se concrètent peu à peu en une masse compacte, à nous débarrasser graduellement des vieilles molécules de notre corps ; celles-ci doivent mourir et disparaître avant que la nouvelle couche qui devait les remplacer ait eu le temps de se produire.... Nous ne pouvons en dire davantage. La Madeleine n'était pas la seule dont on pût dire qu'elle avait en elle « sept esprits », bien qu'il ne soit ni rare, ni exceptionnel de rencontrer des personnes ne possédant pas ce nombre d'esprits (quel terme insuffisant !) ; ces hommes et femmes incomplets sont de fréquents échecs de la nature (1). Chacun de ces principes doit survivre à son tour au principe précédent et plus dense, et alors mourir, excepté le sixième quand il est absorbé dans le septième et mélangé avec lui. Les *dahtous* (2) de l'ancien physiologiste hindou avaient une double signification, et, dans le sens ésotérique, correspondaient aux *Zungs* thibétains (les sept parties du corps).

Nous autres asiatiques avons un proverbe, qui vient de loin sans doute, et que les Hindous répètent sans en connaître la signification ésotérique. Il était connu même au temps où les anciens Rishis se mêlaient familièrement au simple et noble peuple qu'ils dirigeaient et enseignaient. Les Dêvas (3) auraient murmuré à l'oreille de tout homme : « *Toi seul, si tu veux, tu es immortel.* » Ajoutons ce que dit un auteur occidental : si un homme pouvait seulement comprendre pour un instant qu'il doit mourir un jour, il mourrait à l'instant même. *L'illuminé* verra qu'entre ces deux phrases bien comprises se dresse tout le secret de la longévité. Nous ne mourons que quand notre volonté cesse d'être

(1) Ceci ne veut pas dire que de telles personnes soient absolument privées de l'un ou de plusieurs des sept principes. Un homme né sans bras en a cependant le double éthéré. Mais ces principes sont tellement latents qu'ils ne peuvent être développés et doivent, en conséquence, être considérés comme non-existants.

(2) Les sept substances principales du corps humain : chyle, chair, sang, graisse, os, moelle et sperme.

(3) Dieux ; êtres du côté subjectif de la nature.

assez forte pour nous faire vivre. Dans la majorité des cas, la mort arrive quand la torture et l'épuisement de vitalité qui accompagnent un changement rapide dans nos conditions physiques deviennent assez intenses pour affaiblir, ne fût-ce qu'un instant, notre « accrochement à la vie », ou quand la ténacité de la volonté cesse d'exister. Jusqu'alors, quelque violente que puisse être la maladie, quelque tranchante la douleur, nous sommes malades ou blessés suivant le cas, voilà tout. Ceci explique les morts par la joie, la frayeur, l'angoisse, la douleur ou autres causes semblables. Le sentiment que la tâche d'une vie est consommée, ou que ce n'est plus la peine de vivre, si la personne s'en est fortement pénétrée, a produit la mort aussi sûrement que le poison ou la balle. Par contre, une rigoureuse résolution de continuer à vivre, a certainement fait passer bien des gens sains et saufs à travers les crises des maladies les plus sérieuses.

Il faut donc, tout d'abord, la détermination, la volonté, la conviction, la certitude de survivre, de continuer; sans cela, tout le reste est inutile (1). Et pour réussir, il ne faut pas seulement une résolution passagère, un désir vif mais de courte durée; il faut un effort fixe, une concentration continuelle et, autant que possible, sans un seul instant de relâchement. En un mot, l'aspirant à l'« immortalité » doit veiller nuit et jour, en garde contre lui-même. Vivre — vivre — vivre! telle doit être sa résolution inébranlable, et il doit s'en laisser distraire le moins possible. On pourra dire que c'est là de l'égoïsme sous la forme la plus con-

(1) M. Oleott a expliqué en peu de mots le pouvoir créateur, ou plutôt re-créateur de la volonté dans son « Catéchisme bouddhiste ». Il y montre, d'après les doctrines des bouddhistes du Sud, que cette volonté de vivre, si elle n'a pas été éteinte dans la vie présente, franchit l'abîme de la mort corporelle, et recombine les *skandhas*, ou groupes de qualités qui ont fait à l'individu une nouvelle personnalité. La renaissance de l'homme est donc le résultat de son désir inassouvi pour l'existence objective. Voici ce que dit M. Oleott.

Question 123. — *Qu'est-ce, dans l'homme, qui lui donne l'impression d'avoir une personnalité permanente?*

Réponse. — *Tanha*, ou le désir inassouvi de l'existence. L'être qui a accompli ce pourquoi il doit être récompensé ou puni dans l'avenir, et qui possède *tanha*, renaîtra par l'influence de *karma*.

Question 124. — *Qu'est-ce qui renaît?*

Réponse. — Une nouvelle aggrégation de *skandhas*, une personnalité causée par le dernier désir de la personne mourante.....

Question 128. — *A quelle cause faut-il attribuer les différences dans la combinaison des cinq skandhas qui font que chaque individu est différent de chaque autre?*

Réponse. — Au *karma* de l'individu dans l'incarnation précédente.

Question 129. — *Quelle est la force ou énergie à l'œuvre sous la direction de karma, pour produire l'être nouveau?*

Réponse. — *Tanha*, la « volonté de vivre ».

centrée, tout le contraire de nos protestations théosophiques de bienveillance, de désintéressement et de dévouement au bien de l'humanité; cela peut être vrai à un point de vue borné. Mais, pour faire le bien, comme tout le reste, l'homme doit avoir à sa portée le temps et les matériaux : ces moyens sont nécessaires à l'acquisition de pouvoirs avec lesquels on peut faire indéfiniment plus de bien que sans eux. Ces pouvoirs une fois acquis, les occasions se présenteront de les employer ; car il arrive un moment où la vigilance et l'effort ne sont plus nécessaires, lorsque le *tournant* a été heureusement franchi. Mais nous avons affaire, pour le présent, à des aspirants et non à des chélas avancés ; une résolution déterminée, intraitable, et une concentration éclairée du soi en soi, voilà tout ce qui est absolument indispensable au premier stage. Il ne faut pas croire que l'on demande au candidat d'être inhumain, brutal ou même négligent envers autrui. Ce procédé indifférent et égoïste lui serait tout aussi nuisible que le procédé contraire qui consisterait à dépenser sa force vitale pour la gratification de ses désirs physiques. Tout ce qui lui est demandé est une attitude purement négative. Jusqu'à ce qu'il ait atteint le tournant, il ne doit point faire bon marché de son énergie en la dévouant avec prodigalité et ardeur à une cause, si noble, si « bonne », si élevée qu'elle soit. Un tel dévouement, nous pouvons solennellement l'affirmer au lecteur, produirait sa récompense de plusieurs manières, soit dans une autre vie, soit dans ce monde, mais tendrait à raccourcir l'existence que l'on veut conserver, tout aussi sûrement que la complaisance envers soi-même et le dérèglement (1). Voilà pourquoi, parmi les vrais grands hommes (naturellement il ne peut être question des aventuriers sans principes qui ont employé de grands pouvoirs à de mauvais usages), parmi les héros, les martyrs, les fondateurs de religions, les libérateurs de nations, les chefs de réformes, bien peu sont jamais devenus membres de la vieille « Fraternité d'Adeptes » souvent et longtemps accusée d'égoïsme (2). Malgré la pureté de cœur de ces hommes, malgré

---

(1) A la page 199 du « *Monde occulte* » de M. Sinnett, son correspondant, dont on a dit tant de mal et douté encore plus, lui assure qu'aucun de ceux qui sont arrivés au degré où il en est « ne ressemble au héros sévère de Zanoni de Bulwer Lytton..... ni, dit-il, aux momies sans cœur et moralement sèches qu'on pourrait nous croire..... Peu d'entre nous se soucieraient de jouer le rôle d'une pensée desséchée entre les feuilles d'un volume de poésie solennelle ». Mais, l'Adepté ne dit pas que, un ou deux degrés plus haut, il devra se soumettre pour un certain nombre d'années à ce procédé momifiant, à moins d'abandonner volontairement le travail d'une vie, et..... de mourir.

(2) C'est pour la même raison que les Yoguis et les Fakirs de l'Inde moderne,

la grandeur de leurs aspirations et le désintéressement de leur sacrifice, *ils n'ont pu vivre, car ils on manqué l'heure.*

Ils ont pu parfois exercer des pouvoirs que le monde appelait miraculeux ; ils ont pu électriser les foules et subjuguier la nature par une volonté ardente et dévouée ; ils ont pu posséder une intelligence en apparence surhumaine ; ils ont pu même connaître des membres de notre Fraternité occulte et communiquer avec eux : mais, résolus à dévouer leur énergie vitale au bien-être des autres plutôt qu'à eux-mêmes, ils avaient fait l'abandon de leurs vies ; et quand ils périssaient sur la croix ou sur l'échafaud, quand ils tombaient, l'épée à la main, sur le champ de bataille, ou quand ils se jetaient épuisés sur leurs lits de mort après avoir accompli la tâche de leur vie, tous ont dû s'écrier enfin : « *Eli, Eli, lama sabachtani !* »

Quelle que puisse être sa puissance, la volonté de vivre ne suffit pas. Nous savons par l'expérience quotidienne qu'il est impossible de réprimer les douleurs de la dissolution. Les éléments cosmiques font des efforts désespérés et sans cesse renouvelés pour accomplir leur carrière de changement, en dépit de la volonté qui les arrête, semblables à un attelage de chevaux emportés luttant contre le conducteur résolu qui les retient : et leurs forces réunies sont tellement puissantes que les efforts suprêmes d'une volonté humaine non entraînée, agissant dans un corps non préparé finissent par devenir inutiles. La plus haute intrépidité du soldat le plus brave ; le plus intense désir de l'amant assoiffé ; l'avidité affamée du misérable non satisfait ; la foi la plus inébranlable du plus austère fanatique ; l'insensibilité à la douleur acquise par le plus endurci et le plus brave des Peaux-Rouges ou par le yogui hindou imparfaitement dressé ; la plus mûre philosophie du penseur le plus calme ; tout cela devient également impuissant à la fin. Sans doute les sceptiques objecteront aux vérités de cet article que l'expérience nous montre tous les jours des personnes, les plus faibles au physique, les plus douces et les moins résolues au moral, qui peuvent résister à la mort plus longtemps que des hommes de volonté puissante, audacieux et obstinément égoïstes, que des laboureurs, des guerriers ou des athlètes à la constitution de fer. Le secret de ces phénomènes, contradictoires en apparence, se trouve dans la vraie manière de comprendre ce que nous avons déjà dit. Si le développement physique de l'enveloppe extérieure

---

bien que la plupart d'entre eux n'agissent que d'après la *lettre morte* de la tradition, doivent, pour être considérés comme vivant conformément aux principes de leur profession, paraître entièrement morts à tout sentiment, à toute émotion intérieure.

et matérielle marche parallèlement et également à celui de la volonté, il est évident que celle-ci ne peut prendre aucun avantage sur la rivale qu'il lui faut vaincre. L'acquisition, par l'une de nos armées modernes, d'armes perfectionnées se chargeant par la culasse ne lui confère aucune supériorité marquée, si l'ennemi vient à en posséder de pareilles. En réfléchissant à la manière dont une nature « puissante et résolue », comme l'on dit, se perfectionne pour remplir son rôle dans notre monde visible ; en songeant que cette éducation nécessite un développement parallèle de la forme grossière et animale, développement sans lequel elle serait inutile, à ce point de vue terrestre, on verra bien que pour notre but à nous, cette éducation de la volonté serait en grande partie neutralisée par le fait qu'elle aurait elle-même forgé à l'ennemi des armes égales aux siennes. La force de l'impulsion vers la dissolution est devenue égale à la volonté qui s'y oppose ; et comme cette force s'accumule, elle dépasse bientôt le pouvoir de la volonté et finit par en triompher. Par contre, il arrive qu'une volonté en apparence faible et vacillante, résidant en un corps débile et mal développé, puisse être renforcée par quelque désir non satisfait, par *itcha*, comme disent les occultistes indiens, (par exemple, quand une mère désire du fond du cœur rester pour soutenir ses enfants orphelins), au point de comprimer et de vaincre pendant quelque temps les angoisses physiques d'un corps dont elle est pour le moment maîtresse.

Telle est donc l'analyse raisonnée des premières conditions requises pour prolonger la vie terrestre. Il faut : 1°, développer une volonté assez puissante pour vaincre l'hérédité (au sens *darwinien* du mot) qui pousse les atomes de la forme animale, grossière et matérielle, à se précipiter, à une période spéciale, vers certains changements cosmiques ; et, 2°, affaiblir l'action concrète de cette forme animale, afin de l'assouplir au pouvoir de la volonté. Pour vaincre une armée, il faut la démoraliser et y jeter le désordre.

Et c'est là le but réel de tous les rites, cérémonies, fêtes, prières, méditations, initiations et procédés de discipline personnelle que prescrivent différentes sectes ésotériques d'Orient, depuis cet ordre d'aspirations pures et élevées qui conduit aux plus hautes phases du véritable adeptat, jusqu'aux épreuves horribles et répugnantes par lesquelles doit passer, en maintenant toujours son équilibre, celui qui suit le « sentier à gauche » (1). Ces procédés ont leurs mérites et leurs démérites, leurs utilités et leurs abus respectifs, leurs parties essentielles et secondaires, leurs voiles,

---

(1) La magie noire.

leurs momeries et leurs labyrinthes. Mais, par différentes voies, le but proposé y est toujours atteint : la volonté est fortifiée, encouragée et dirigée, et les éléments qui s'opposent à son action sont démoralisés. De plus, pour quiconque a approfondi et comparé les diverses théories de l'évolution, prises, non à des sources occultes, mais dans les manuels scientifiques que tout le monde peut se procurer, il devient clair que toutes reposent sur une base commune, depuis l'hypothèse des variations récentes dans les habitudes de l'espèce, par exemple l'acquisition par le perroquet de la Nouvelle-Zélande de mœurs carnivores, jusqu'à ces lueurs perdues dans l'espace et l'éternité du passé, que nous offre la doctrine du « brouillard de feu ». Cette loi commune est qu'une impulsion, une fois donnée à une unité hypothétique, a une tendance à se continuer ; par conséquent, que toute action *produite* par quelque cause que ce soit, à un moment et à un endroit donnés, tend à se répéter en d'autres temps et lieux.

Cette loi est l'explication admise de l'hérédité et de l'atavisme ; elle s'applique aussi à notre conduite ordinaire, comme il ressort de la facilité bien connue avec laquelle nous acquérons des habitudes bonnes ou mauvaises ; et il est hors de doute qu'elle s'applique tout aussi bien au monde moral et intellectuel qu'au monde physique.

L'histoire et la science nous enseignent, de plus, que certaines habitudes physiques mènent à certains résultats moraux et intellectuels. Il n'y eut jamais encore parmi les peuples conquérants une nation de végétariens. Même au temps des anciens Aryens, les Rishis, dont le travail et l'expérience nous ont valu la science occulte, n'ont jamais, que nous sachions, interdit à la classe des *kshetryas* la chasse, ni le régime carnivore. Les soldats remplissaient une place dans le corps politique, dans l'organisation du monde d'alors, et les Rishis songeaient aussi peu à intervenir sur ce point qu'à restreindre dans leurs habitudes les tigres de la jungle. Ce qui n'empêchait pas les Rishis d'agir eux-mêmes comme ils l'entendaient.

L'aspirant à la longévité doit donc être sur ses gardes contre deux dangers. Il doit se méfier, d'abord, des pensées impures et animales : car la science nous montre que la pensée est dynamique ; sa force se développant par une action nerveuse, s'épanchera vers l'extérieur et affectera les rapports moléculaires de l'homme physique (1). Les *hommes intérieurs* (2) quelque sublimés

(1) En d'autres termes, la pensée tend à provoquer l'acte.

(2) Nous employons le pluriel, en rappelant au lecteur que d'après notre doctrine l'homme est septuple.

que puissent être leurs organismes, sont pourtant composés de particules réelles et non hypothétiques, et sont encore soumis à cette loi, qu'une action a une tendance à se répéter, une tendance à produire une action analogue dans l'enveloppe plus grossière qui les cache et avec laquelle ils sont en contact intime, et ensuite, certaines actions tendent à produire certaines conditions physiques défavorables à la pureté de pensée ; par là, à l'état requis pour que l'homme intérieur développe sa suprématie.

Revenons au procédé pratique. Un esprit normalement sain dans un corps normalement sain, sont un bon point de départ. Bien que certaines natures exceptionnellement puissantes et dévouées puissent parfois regagner le terrain perdu par la dégradation mentale et l'abus physique, souvent les choses peuvent avoir été si loin qu'il ne reste plus assez de force pour soutenir le conflit pendant le temps nécessaire à la perpétuation de cette vie ; néanmoins ce qu'en langage oriental on appelle le « mérite » de l'effort servira à améliorer les conditions et à en produire de plus favorables dans une autre.

Quoi qu'il en soit, c'est ici que commence le cours prescrit de discipline personnelle : il consiste, au résumé, en un développement moral, un développement mental et un développement physique, menés de front, chacun étant inutile sans les autres. Il faut rendre l'homme physique plus éthéré et plus sensitif, l'homme mental plus pénétrant et plus profond ; l'homme moral plus philosophe et plus rempli d'abnégation. Et nous pouvons dire en passant que toute contrainte, même imposée volontairement, est inutile dès lors qu'elle est ressentie. Non seulement toute « bonté » quand elle est le résultat obligé de la force brutale, des menaces ou de la séduction (que celle-ci soit physique ou de nature soi-disant spirituelle), ne sert absolument à rien à la personne qui en fait preuve, mais cette hypocrisie tend à empoisonner l'atmosphère morale du monde ; le désir d'être « bon » ou « pur » doit être spontané pour être efficace. Il faut une impulsion venant du fond de l'être, une préférence réelle pour quelque chose de plus haut, non pas une abstention du vice par crainte de la loi ; non pas une chasteté imposée par la peur de l'opinion publique ; non pas une bienveillance que l'on exerce parce qu'on aime la louange ou que l'on redoute des conséquences dans l'hypothèse d'une vie future (1).

La loi exposée ci-dessus, qu'une action tend à se renouveler,

---

(1) M. Olcott explique clairement et succinctement la doctrine bouddhiste du *karma* ou mérite, dans son *Catéchisme bouddhiste* (Question 83).

montre que le cours de discipline personnelle recommandé par l'occultisme comme l'unique chemin de la longévité, n'est pas une théorie « visionnaire » occupé de « vagues idées », mais bien une « gymnastique » systématisée d'après des principes scientifiques ; système par lequel chaque particule des différents hommes qui composent le septuple individu reçoit une impulsion et s'habitue à faire ce qui est nécessaire pour certaines fins assignées par son propre libre arbitre, et cela avec « plaisir ». Pour faire une chose avec plaisir, il faut y être exercé et parfait. Cette règle s'applique spécialement au développement de l'homme. La *vertu* peut être excellente par elle-même et conduire aux plus grands résultats : mais pour devenir efficace elle doit être pratiquée joyeusement, non à contre-cœur et avec peine.

(Traduit du *Theosophist* (mars 1882), par AMARAVELLA.

(A suivre.)

## CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

- Gracieuses lectrices, précieux lecteurs, je...
  - Quel est ce ton et quel est ce singulier personnage ?
  - Hans Pfaall, pour vous servir ; et j'ai le ferme espoir de manipuler les abstractions, les théories, les systèmes philosophiques, aussi consciencieusement que je raccommodais autrefois les soufflets à Rotterdam. D'ailleurs ma vocation pour la métaphysique n'est pas nouvelle, à preuve mon fameux voyage dans la Lune, et mes collaborateurs au *Lotus* n'auront pas à rougir de moi.
  - N'y-a-t-il pas, en tous lieux, maintes publications mieux appropriées que le *Lotus* à vos calembredaines ?
  - Moins que vous ne pensez, hélas ! C'est un dur métier d'amuser ses contemporains, quand on n'a pas l'heur de posséder un cerveau malléable. Voyez plutôt l'exemple de mon père, l'inimitable Edgard Poë, dont l'étincelant esprit maîtrisait le clavier des facultés humaines et qui mourut, néanmoins, dans la plus noire misère.
- Il a voulu prouver, aux sots de tous les âges, que le poète du *Corbeau*, le dramaturge du *Chat noir*, le psychologue de *La lettre volée*, le voyant de *Eiros* et *Charmion*, l'universaliste d'*Euréka*, était capable de rédiger des faits divers, d'amuser les badauds, et

il a lancé le plus formidable canard dont on ait gardé le souvenir, le *Canard au ballon*, qui a révolutionné un peuple pendant deux jours.

Mais cette démonstration suffisait à son amour-propre et il a préféré l'obscurité au dur supplice de se mettre une heure par jour au niveau de ses concitoyens.

Fils indigne de ce grand homme, je n'ai pas hérité de sa délicatesse ; encore bien moins de son talent ; et malgré la meilleure volonté du monde, je ne saurais modifier ma façon d'écrire. Or ma profession, déjà fort peu rémunératrice à l'époque de mon grand voyage, est aujourd'hui réduite à néant, et bon gré, mal gré, comme tant d'autres, je dois me résoudre à brocanter ma prose.

J'ai débuté, cela va sans dire, dans la politique — c'est ce qui réclame le moins d'aptitudes. — Mais, dans tous les camps, l'un après l'autre, on m'a promptement congédié. Mes élucubrations, paraît-il, ne respiraient pas la conviction indispensable. J'avais l'air, m'a-t-on dit, de me moquer de moi-même. C'était bien vrai, au fond !

Je suis entré ensuite au service du bon Dieu, dans une feuille religieuse ; ce qui m'a coûté un bon mois de travail, pour en digérer le *credo*. Mais là comme précédemment, comme postérieurement dans un journal littéraire, dans une revue économique, dans un organe financier, mon scepticisme transpira dans ma prose ; je ne parvins jamais à *emballer* le lecteur et l'on me mit promptement à la porte.

Mal coté dans tous les bureaux de rédaction, crevant de faim, désespéré, j'étais bien décidé à repartir pour la Lune, quand un de mes amis me donna l'avis suivant :

— Tu n'écris guère plus mal qu'un autre ; ton style n'est pas trop soporifique ; mais c'est un grand défaut de ne pouvoir simuler une vénération ou une conviction absentes, car à fort peu d'exceptions près, les journaux sont exclusivement voués au culte de ceci ou de cela : du centre gauche ou de l'extrême droite, du sacré-cœur ou du non moins sacré microbe, de l'infaillibilité du pape, de Rabagas, de l'Académie, de tout le monde. Bref, le journal a remplacé l'église ; et partout, sous quelque couleur que ce soit, il est un dogme à encenser.

Donc pas de place pour quiconque ignore le maniement de l'encensoir. Mais il va paraître une Revue, le *Lotus*, dont le programme, dit-on, répudie tout dogmatisme ; une Revue qui a pris pour devise la belle maxime hindoue :

« Il n'est pas de Religion au-dessus du Vrai ».

S'il en est réellement ainsi, le *Lotus* t'ouvrira ses colonnes pour démolir à ton gré les nombreuses idoles qui s'interposent entre

l'intelligence humaine et l'ineffable Vérité. Ceux dont l'unique but est la recherche et la proclamation du vrai, n'ont pas besoin de thuriféraires ; ils te permettront de parler sans fard à un public sans préjugés.

Le conseil était bon ; je l'ai suivi ; et me voilà, lecteur, enrôlé au *Lotus*, sauf votre toute puissante approbation. Mon premier succès, toutefois, m'engage à compter sur votre indulgence ; et vous permettrez, je l'espère, au pauvre Hans Pfaall, de soulager sa bile à l'endroit des nombreux préjugés, oubliés par Voltaire, qui régissent notre époque de prétendue libre-pensée

D'aucuns prétendent que le XIX<sup>e</sup> siècle est incrédule. Incrédule, par tous les diables de Rotterdam ! Mais lisez donc la quatrième page des journaux, sans parler de la première, feuillotez la liste complète des spécialités pharmaceutiques, méditez les professions de foi politiques, supputez le nombre toujours croissant des gogos alléchés par d'invraisemblables amorces, et vous avouerez que notre époque se distingue par sa *jobarderie*.

Voyez d'ici ce déterminé sceptique, ce bourgeois voltairien, qui hausse les épaules devant toutes les superstitions du passé, qui nie toute conception au-delà de sa portée et qui s'en va confiant, convertir son or, son unique amour ici-bas, en actions de la Compagnie des galions de Vigo !

Non, jamais la crédulité humaine n'a tant proliféré qu'au siècle où nous sommes ; et le dogmatisme scientifique de nos modernes fanatiques a pris un caractère exclusiviste tout à fait désopilant. Contre une semblable contagion, il n'est de meilleur antidote que le rire.

Voltaire aurait eu mille fois raison, s'il avait distingué la poutre dans l'œil du cuistre, aussi bien que la paille dans celui du bigot.

Mais je prêche, ici, des convertis. Les lecteurs du *Lotus* sont incapables de ménager en eux-mêmes des préjugés dont ils comprennent tout le ridicule chez les autres. Et si je ne parviens pas à leur plaire, ce ne sera toujours pas, cette fois, faute de pouvoir me prosterner sans rire devant de vains fétiches.

Un certain HANS PFAALL.

---

## DEUX LIVRES SUR LA POLARITÉ HUMAINE

---

Nous avons l'intention de rendre compte, dans le *Lotus*, de deux ouvrages récemment parus (1) sous ce titre attirant, mais puisque nous en trouvons la critique dans le *Theosophist*, il vaut mieux que nous traduisions purement et simplement les sages remarques de notre frère américain N. C.

Les auteurs des deux traités en question affirment qu'il n'y a qu'une seule maladie, un dérangement de fluide magnétique, et un seul remède spécifique, la magnétisation. Chacun d'eux prétend avoir découvert les lois de la polarité humaine. Tout en appréciant, comme ils le méritent, leurs travaux sur une des forces du corps humain, le magnétisme, dans une de ses manifestations, la *contracture* avec sa résolution par certains procédés, nous leur rappellerons que les écoles mystiques reconnaissent au moins sept forces dans le corps humain pleinement développé (au sens occulte), dont les centres sont situés sur différents points en relation avec l'axe cérébro-spinal, et que parmi ces forces, le magnétisme est la plus inférieure, la plus matérielle. Chacune d'elles est représentée sous le symbolisme du sexe, comme étant polarisée. L'axe cérébro-spinal lui-même est un grand aimant ; sa force occupe la cavité interne qui s'étend d'une extrémité à l'autre et est connue sous les noms de ventricules du cerveau (lacs et mers des ouvrages mystiques) et de canal rachidien ; le pôle positif est à la tête. La force à laquelle il est fait allusion n'est pas cependant le magnétisme animal ; c'est la force vitale mise en action par l'*ego* incarné dans le corps. Dans la Bible, c'est ce « Léviathan qui prend là son passe-temps ». Mais si nous touchons ce sujet qui n'entre pas strictement dans la question qui nous occupe, c'est afin de défendre Paracelse que M. Durville range parmi les quelques auteurs qui « ont supposé ou entrevu la polarité du corps humain », et qui, dit-il, « nous donnent quelques notions dont j'ai vérifié l'exactitude. » Ce que nous venons d'établir, et bien autre chose encore, se trouve dans le glossaire de la *Kabbala denudata* de Rosenroth, sous les chefs de Daath, Tippereth, Tikkun, Mare Salsum, etc. Il est tout à fait improbable qu'un kabbaliste aussi éminent que Paracelse

---

(1) *Découverte de la polarité humaine*, par le docteur Chazarin, et Ch. Dècle. Prix 2 fr., chez O. Doin, éditeur, 8, place de l'Odéon, Paris.

*Traité expérimental et thérapeutique de magnétisme* : avec figures dans le texte ; cours professé à la clinique de magnétisme en 1885-86, par H. Durville. En vente à la librairie du magnétisme, 5, boulevard du Temple, Paris.

ait ignoré la polarité ou n'en ait eu que « quelques notions » ; d'ailleurs, nous ne voyons pas, par le livre de M. Durville, que celui-ci ait vérifié l'œuvre des initiés occidentaux, car ils travaillaient sur des plans de matière complètement différents. Les Orientaux reconnaissent la polarité humaine comme un fait indéniable. Ils disent que la moitié droite du corps est positive, et la gauche, négative ; que les artères sont positives, les veines négatives, et que les nerfs moteurs ou centrifuges sont positifs, et les sensitifs ou centripètes, négatifs, etc. Ils déclarent également que le magnétisme d'un homme, en d'autres termes son *aura*, varie en qualités : les qualités de l'électricité sont prépondantes chez les uns, et celles du magnétisme chez les autres ; les premières étant plus stimulantes, les secondes plus curatives. Les maladies que l'on peut considérer comme les plus dociles au traitement magnétique sont les désordres fonctionnels des systèmes nerveux et digestifs, les inflammations locales, les piqûres des insectes venimeux et les fièvres ; il a moins d'action sur les déviations acquises surtout si elles sont anciennes. Dans les fièvres infectieuses, les Orientaux emploient généralement comme médiums, de l'eau, des cendres, des racines ou des médicaments magnétisés ; car ils croient qu'il y a danger pour le magnétiseur de contracter lui-même la maladie qu'il traite, par suite de la connexion établie entre son *aura* et celle de son sujet, dans la magnétisation par voie directe.

Avant de faire du magnétisme une science, selon l'idée que nous avons d'une science, en Occident, il nous faut démontrer, avec plus de précision que cela n'a été fait jusqu'ici, la nature de la force à laquelle on attribue les effets produits. On a une tendance à sauter à la conclusion qu'elle doit suivre exactement les mêmes lois que l'électricité et le magnétisme terrestres. Les deux livres dont nous parlons en sont un exemple. Leurs auteurs respectifs avancent plusieurs lois que l'on retrouve dans les livres de physique, et les donnent pour celles du magnétisme animal. Nous avouons n'avoir pu trouver la preuve de ce qu'ils déclarent. Nous voyons la contracture hystérique dans les mouvements convulsifs, nous pouvons même suivre la force dans ce que le professeur Charcot appelle les nœuds, passant d'un centre à un autre, de la région ovarienne au creux de l'estomac, puis au cou, et, dans quelques cas, aux tempes. Mais actuellement nous ne pouvons pas dire ce qu'est cette force, ni pourquoi la pression faite sur le premier ou le second nœud va produire ou arrêter une attaque en quelques instants : nous pouvons seulement conjecturer que cette force est en relations intimes avec certains plexus du système sympathique et conduite de centre en centre par les nerfs qui les

relient. Cette force qui produit des effets dynamiques si étonnants, défie le physiologiste le plus habile. Nous pouvons charger le corps d'électricité jusqu'à en tirer des étincelles d'un mètre de long, sans parvenir à produire aucun de ces symptômes.

Nous savons certainement que le corps humain, à l'état normal, contient de l'électricité, bien qu'on n'y ait pas encore découvert d'organes-batteries ainsi que chez la torpille, la gymnote et autres poissons semblables qui font la démonstration de la force qu'ils possèdent, à quiconque les touche, à l'aide d'un argument *ad hominem*. Les expériences de Matteucci, de Ratcliffe et de Du Bois Reymond montrent que des courants électriques circulent naturellement à travers les tissus. Ce dernier investigateur en a démontré l'existence chez les animaux à sang chaud et ceux à sang froid, chez les crapauds, les salamandres, les écrevisses, les couleuvres, les lézards, les vers luisants et les tortues, comme chez les lapins, les cobayes, les souris, les pigeons et les moineaux. Si l'on veut compliquer les choses, on trouvera, dans l'électricité humaine, une polarité facile à confondre avec celle du magnétisme animal. L'électricité dans l'homme vivant est un sujet d'étude sur lequel les docteurs Beard et Rockwell de New-York ont expérimenté pendant plus d'un quart de siècle. Citons leur ouvrage où ils résument les résultats de quelques expériences de Du Bois Reymond : «... La main est négative pour le coude, et la paume de la main pour la surface externe. Le pied est négatif pour la poitrine et la plante du pied pour la surface externe. Le coude est légèrement positif pour la poitrine, et la main est quelquefois négative pour le pied, quelquefois positive. Ces courants cutanés sont forts et uniformes. Il faut les distinguer des courants thermo-électriques qu'on observe lorsqu'on échauffe deux parties symétriques. Un doigt à la température de 32° Fahrenheit est positif pour un à 90° ; un doigt à 60° est légèrement positif pour un à 80°, et fortement positif pour un à 180°. Il faut également distinguer les courants cutanés de ceux qui proviennent de l'immersion dissimilaire, de la sudation dissimilaire et du revêtement dissimilaire du corps... Tous ces courants ressemblent aux courants musculaires communs, en ce que les surfaces externes et les internes ont des électricités opposées... » Ces résultats ont été obtenus à l'aide d'un galvanomètre très sensible.

M. John Trowbridge, professeur à *Harward College*, a démontré que deux fluides de caractère chimique dissimilaire, séparés par une cloison poreuse, donnent naissance à un courant d'électricité ; or, ces conditions se retrouvent dans le corps humain. Partout où il y a action endosmotique, il y a généra-

tion d'électricité, et l'osmose se produit à tout instant en nous.

Si nous avons dit quelque chose sur l'électricité du corps humain, sujet qui peut sembler en dehors de la question présente, c'est que nous n'avons pas remarqué qu'on y fit allusion dans les ouvrages qui traitent du magnétisme animal, et notre opinion est qu'on devrait en tenir compte comme d'une source d'erreur possible, dans toute série d'expériences qui ont pour objet d'élever le magnétisme humain au rang de ses sœurs, l'électricité et le magnétisme, parmi les sciences reconnues. Il y a beaucoup d'investigateurs à l'ouvrage et ils envisagent la question à des points de vue qui diffèrent totalement les uns des autres, comme il est facile de le voir en ouvrant les deux livres signalés. C'est pourquoi nous espérons qu'avant peu nous pourrons saluer la découverte qui doit nous mettre en possession d'une nouvelle clef du magasin de la nature.

Voici, en résumé, ce que M. Chazerain déclare avoir trouvé sur la polarité humaine :

*Le pôle positif* de l'aimant (c'est-à-dire celui qui attire le pôle sud de l'aiguille aimantée), quand on l'applique :

1° A la surface externe de la main (côté du petit doigt), de l'avant-bras et du bras, produit la *contracture* de la main, de l'avant-bras et du bras ;

2° A la surface externe du pied, de la jambe et de la cuisse cause la *contracture* du pied, de la jambe et de la cuisse ;

3° Au côté gauche du tronc et de la tête cause la *contracture* des muscles de ce côté, dans le voisinage du point de contact.

*Le pôle négatif* de l'aimant, quand on l'applique aux mêmes points, *décontracture* les muscles des parties contracturées par le pôle positif.

*Le pôle négatif* de l'aimant, appliqué :

1° Au côté interne (celui du pouce) de la main, de l'avant-bras et du bras, produit la *contracture* de la main, de l'avant-bras et du bras ;

2° Au côté interne (celui de l'orteil) du pied, de la jambe et de la cuisse, produit la *contracture* du pied, de la jambe et de la cuisse ;

3° Au côté droit du tronc et de la tête, produit la *contracture* des muscles du côté droit, dans le voisinage du point de contact.

Le savant professeur continue en montrant que l'on peut produire des effets semblables avec les électrodes positif et négatif d'une faible pile. Puis il en vient à établir que si l'on remplace les pôles positif et négatif de l'aimant ou les électrodes positif et négatif de la pile, par le petit doigt et le pouce respectivement, ces derniers produiront les mêmes effets de *contracture* et de *décontracture* que les pôles positif et négatif de l'aimant ou de la

pile. A l'aide de cette preuve, il affirme que le côté externe du bras, de l'avant-bras et de la main, ainsi que le petit doigt; le côté externe de la cuisse, de la jambe et du pied, avec le petit orteil; le côté gauche de la tête et du tronc, sont positifs; tandis que le côté interne du bras, de l'avant-bras et de la main, et le pouce, le côté interne de la cuisse, de la jambe et du pied, et le grand orteil, le côté gauche de la tête et du corps sont négatifs.

On ne saurait trop louer M. Chazarain de la manière dont il a présenté sa brochure, de la clarté et de la lucidité dont il fait preuve dans son exposé, mais nous lui rappellerons respectueusement que nous vivons dans un siècle d'incrédulité, en matières scientifiques comme en matières religieuses, et sans vouloir affirmer qu'il se trompe dans ses généralisations, nous devons dire que rien ne nous semble prouvé, tant qu'il ne nous aura pas fourni un détail plus circonstancié de ses expériences. Quiconque a pratiqué l'hypnotisme sait combien sont nombreuses les sources d'erreur et d'incertitude en cette branche; aussi demandons-nous à l'auteur de nous présenter la preuve négative afin de voir si de semblables sources d'erreur ne viennent pas vicier le résultat de ses expériences. En premier lieu, il ne nous dit pas si l'expérience a prouvé que le petit doigt (pôle positif) ne produisait pas la contracture du côté droit du corps (négatif), ni si le pouce (négatif) ne produisait pas celle du côté gauche (positif). En présence des expériences de M. Dumontpallier, il n'est pas permis de tirer cette conclusion. Ce docteur a publié nombre de cas pour prouver que la contracture peut être causée par des vibrations de différentes sortes, telles que le son, la lumière et la chaleur, et que l'agent qui cause la contracture, la résout de même, en seconde application. Nous ne devons pas omettre le cas de la mouche qui causa la contracture en se posant sur la surface antérieure de la cuisse gauche d'un de ses malades. Si la loi de M. Chazarain est exacte, nous devons supposer que la mouche ne toucha le malade qu'avec le côté externe ou interne de ses pattes, suivant que le point de contact sur la cuisse était positif ou négatif..

De plus, il ressort des expériences des hypnotiseurs et des magnétiseurs en général, qu'il se trouve chez le sujet comme chez l'opérateur, des idiosyncrasies causant de considérables divergences dans les résultats obtenus en différents cas. Et pourtant M. Chazarain énonce ses lois sans nous indiquer le moins du monde qu'il ait rencontré ces difficultés. Les lois qu'il nous donne sont réellement trop dures à admettre. Nous le félicitons de grand cœur de la peine qu'il s'est donnée et souhaitons la bienvenue à l'ouvrier qui vient travailler dans le même

champ que nous. Nous espérons entendre parler de lui à nouveau et nous voulons croire que cette fois, il donnera au lecteur plus de détails sur ses expériences individuelles, ses échecs, s'il y en a, et ses succès.

Le livre de M. Durville n'a pas l'exactitude, la méthode et la clarté d'arrangement qui caractérisent celui de M. Chazarain, mais il tombe dans la même faute en donnant ses conclusions générales comme s'appliquant à chaque cas également, sans présenter de cas spéciaux. Ainsi il nous donne la description d'un corps astral vu dans l'obscurité par un sujet sensitif, comme une chose qui sera toujours vue dans les mêmes conditions. Or, cette assertion ne tient pas debout, car nous savons que non seulement ces formes présentent la plus grande diversité en couleur, en lumière et en aspect général, mais encore qu'à différents sensitifs la même forme astrale apparaît différente. Les théories ressemblent à celles de M. Chazarain, avec quelques points de divergence. Dans les deux cas on ne nous fournit pas la preuve que les résultats obtenus ne sont pas dus à la suggestion involontaire, mentale ou autre, des effets attendus par l'expérimentateur. M. Durville porte ses théories jusque de l'autre côté de la tombe; il découvre que le magnétisme et la polarité d'un squelette sont identiques, membre pour membre, à ceux de ses frères vêtus de chair, et que le squelette articulé, cet hôte paisible des armoires universitaires, ce muet compagnon de l'étudiant qui voit approcher les examens, si on aide ses doigts osseux à faire les passes et les attouchements voulus, est capable de produire sur un sensitif les mêmes effets que ceux produits par l'auteur ou quelque autre érudit professeur en art magnétique. Poussant plus loin ses conséquences, M. Durville va jusqu'à soumettre le règne végétal et animal à ses lois par trop despotiques. L'aristocratique asperge et le chou roturier, vivants ou morts depuis un nombre limité d'années, tous manifestent la polarité. Nous ne songeons pas à nier cela un seul instant. A travers toute plante, passe un canal qui correspond à celui de l'axe cérébro-spinal de l'homme; là opère la force vitale. Mais nous voulons plus de preuves avant d'admettre comme dogme que l'extrémité d'un bâton causera, chez tout sensitif, une impression désagréable, et l'autre une agréable, si on les applique avec la même force, qu'une extrémité produit les effets attribués par l'auteur au pôle positif de l'aimant, l'autre ceux du pôle négatif.

M. Durville est certes un homme ayant une longue expérience des cures magnétiques et ne compte plus ses succès. Cependant, bien que son livre contienne beaucoup de choses pouvant intéresser

le lecteur général connaissant plus ou moins la question, nous ne saurions le ranger parmi les classiques, et nous ne croyons pas qu'il puisse faire avancer beaucoup la science exacte.

N. C. (M. S. T.)

## PARTIE LITTÉRAIRE

### LE COMTE DE GABALIS

OU ENTRETIENS SUR LES SCIENCES SECRÈTES

par l'abbé de Villars

Le *Theosophist*, parlant de cet ouvrage mystérieux et piquant, plein d'esprit gaulois, ce qui prouve que l'occultisme n'intéresse pas seulement les esprits chagrins, s'exprime ainsi : « Le *comte de Gabalis*, qui fut écrit en 1670, traite d'une manière badine et satirique quelques-uns des mystères des rose-croix. Le but de la publication de cet ouvrage fut probablement d'attirer l'attention vers les études occultes, ce qui réussit s'il faut en juger par ce fait qu'il fut beaucoup lu et qu'on en fit de nombreuses traductions. Le sujet principal roule sur le mariage des *élémentaux* avec les êtres humains, symbolisant le pouvoir qu'obtient l'adepte sur les forces-esprits de la nature. Cette idée est illustrée par des exemples d'obsessions d'hommes et de femmes se livrant aux incubes et aux succubes. Ces exemples ne semblent pas heureux, car de semblables obsessions, très communes dans l'Inde et non inconnues en Europe et en Amérique, ne constituent pas un avantage, mais bien un terrible danger, et nous feraient croire que l'abbé de Villars s'est mépris sur le sens d'anciennes allégories, ainsi que l'ont fait certaines sectes au sujet de l'histoire de Krichna et des Gôpis. Les amateurs de livres curieux sur le mysticisme seront enchantés d'avoir ce livre dans leur collection, mais l'étudiant en occulte doit prendre garde de ne pas lui donner une fausse interprétation. Le symbolisme du sexe, qu'on rencontre si souvent dans les ouvrages rose-crociens et autres, figure une force ou un pouvoir de la nature, bien défini, mentionné dans les Védas sous une image semblable, et qui joue un rôle important dans la transmutation des métaux; mais nous craignons bien que le *comte de Gabalis* ne pousse pas loin le lecteur sur le chemin de sa découverte. »

#### PREMIER ENTRETIEN SUR LES SCIENCES SECRÈTES

Devant Dieu soit l'âme de monsieur le comte de GABALIS, que l'on vient de m'écrire qui est mort d'apoplexie. Messieurs les curieux ne manqueront pas de dire que ce genre de mort est ordi-

naire à ceux qui ménagent mal les secrets des Sages (1), et que depuis que le bienheureux Raymond Lulle en a prononcé l'arrêt dans son testament, un ange exécuteur n'a jamais manqué de tordre promptement le col à tous ceux qui ont indiscretement révélé les Mystères Philosophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas légèrement ce Savant homme, sans être éclaircis de sa conduite. Il m'a tout découvert, il est vrai : mais il ne l'a fait qu'avec toutes les circonspections cabalistiques. Il faut rendre ce témoignage à sa mémoire, qu'il était grand zéléteur de la religion de ses pères les Philosophes, et qu'il eût souffert le feu plutôt que d'en profaner la sainteté, en s'ouvrant à quelque prince indigne, à quelque ambitieux, ou à quelque incontinent, trois sortes de gens excommuniés de tout temps par les Sages. Par bonheur je ne suis pas prince, j'ai peu d'ambition, et on verra dans la suite que j'ai même un peu plus de chasteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'esprit docile, curieux, peu timide ; il ne me manque qu'un peu de mélancolie pour faire avouer à tous ceux qui voudraient blâmer monsieur le comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'étais un sujet assez propre aux sciences secrètes Il est vrai que sans mélancolie on ne peut faire de grands progrès : mais ce peu que j'en ai n'avait garde de le rebuter. Vous avez (m'a-t-il dit cent fois) Saturne dans un angle, dans sa maison, et rétrograde ; vous ne pouvez manquer d'être un jour aussi mélancolique qu'un Sage doit l'être ; car le plus sage de tous les hommes (comme nous le savons dans la Cabale) avait, comme vous, Jupiter dans l'ascendant ; cependant on ne trouve pas qu'il ait ri une seule fois en toute sa vie, tant l'impression de son Saturne était puissante ; quoiqu'il fût beaucoup plus faible que le vôtre.

C'est donc à mon Saturne et non pas à monsieur le comte de Gabalis, que messieurs les curieux doivent s'en prendre, si j'aime mieux divulguer leurs secrets que les pratiquer. Si les Astres ne font pas leur devoir, le comte n'en est pas cause ; et si je n'ai pas assez de grandeur d'âme pour essayer de devenir le maître de la Nature, de renverser les Éléments, d'entretenir les Intelligences suprêmes, de commander aux Démons, d'engendrer des Géants, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu dans son trône redoutable, et d'obliger le Chérubin, qui défend l'entrée du Paradis terrestre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ses allées : c'est moi tout au plus qu'il faut blâmer ou plaindre ; il ne

---

(1) Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'abbé de Villars ait éprouvé un sort analogue, car il fut trouvé assassiné sur la route de Lyon, en 1673. (K. F. G.)

faut pas pour cela insulter à la mémoire de cet homme rare, et dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que, comme les armes sont journalières, il ait succombé dans quelque combat avec quelque lutin indocile ? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le trône enflammé, il n'aura pu se tenir de le regarder en face ; or, il est écrit qu'on ne peut le regarder sans mourir (1). Peut-être n'est-il mort qu'en apparence suivant la coutume des Philosophes, qui font semblant de mourir en un lieu, et se transplantent en un autre (2). Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que la manière dont il m'a confié ses trésors mérite châtiement. Voici comme la chose s'est passée.

Le sens commun m'ayant toujours fait soupçonner qu'il y a beaucoup de vide en tout ce qu'on appelle Sciences secrètes, je n'ai jamais été tenté de perdre le temps à feuilleter les livres qui en traitent : mais aussi ne trouvant pas bien raisonnable de condamner sans savoir pourquoi, tous ceux qui s'y adonnent, qui souvent sont gens sages d'ailleurs, savants la plupart, et faisant figure dans la robe et dans l'épée, je me suis avisé (pour éviter d'être injuste, et pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuse) de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences, avec tous ceux que j'ai pu apprendre qui en sont touchés. J'ai d'abord eu plus de succès que je n'en avais même espéré. Comme tous ces Messieurs, quelque mystérieux et quelque réservés qu'ils se piquent d'être, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations et les nouvelles découvertes qu'ils prétendent avoir faites dans la nature, je fus en peu de jours confident des plus considérables d'entre eux ; j'en avais toujours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avais à dessein garni de leurs plus fantasques Auteurs ; il ne passait point de Savant étranger, que je n'en eusse avis ; en un mot, à la science près, je me trouvai bientôt grand personnage. J'avais pour compagnons des princes, des grands seigneurs, des gens en robe, de belles dames, des laides aussi, des docteurs, des prélats, des moines, des nonnains, enfin des gens de toute espèce. Les uns en voulaient aux Anges, les autres au diable, les autres à leur génie, les autres aux incubes, les autres à la guérison de tous maux, les autres aux astres, les autres aux secrets de la divinité, et presque tous à la Pierre Philosophale.

(1) Sous toutes ces plaisanteries sont cachées de grandes vérités, aperçues seulement de ceux qui savent lire entre les lignes ; et à la fin de l'ouvrage se trouve une oraison de toute beauté (oraison des Salaman dres) qui se dresse comme un lys immaculé au milieu de toutes ces fleurs de bel esprit. (Note du transcripteur.)

(2) Ceci est un des mystères de *l'Elixir de Vie* que nous donnons dans ce numéro. (N. du T.)

Ils demeuraient tous d'accord que ces grands secrets, et surtout la Pierre Philosophale, sont de difficile recherche et que peu de gens les possèdent : mais ils avaient tous en particulier assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour se croire du nombre des Élus. Heureusement les plus importants attendaient alors avec impatience l'arrivée d'un Allemand, grand seigneur et grand Cabaliste, de qui les terres sont vers les frontières de Pologne. Il avait promis par lettre aux enfants des Philosophes qui sont à Paris, de venir les visiter, et de passer en France allant en Angleterre. J'eus la commission de faire réponse à la lettre de ce grand homme, je lui envoyai la figure de ma nativité, afin qu'il jugeât si je pouvais aspirer à la suprême Sagesse. Ma figure et ma lettre furent assez heureuses pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre, que je serais un des premiers qu'il verrait à Paris ; et que si le Ciel ne n'y opposait, il ne tiendrait pas à lui que je n'entrasse dans la société des Sages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illustre Allemand un commerce régulier. Je lui proposais de temps en temps de grands doutes, autant raisonnés que je le pouvais sur l'Harmonie du monde, sur les Nombres de Pythagore, sur les visions de saint Jean, et sur le premier chapitre de la Genèse. La grandeur des matières le ravissait, il m'écrivait des merveilles inouïes, et je vis bien que j'avais affaire à un homme de très vigoureuse et très spacieuse imagination. J'en ai soixante ou quatre-vingts lettres d'un style si extraordinaire, que je ne pouvais plus me résoudre à lire autre chose, dès que j'étais seul dans mon cabinet.

J'en admirais un jour une des plus sublimes, quand je vis entrer un homme de très bonne mine, qui me saluant gravement, me dit en langue française et en accent étranger : « *Adorez, mon fils, adorez le très bon et le très grand Dieu des Sages, et ne vous enorgueillissez jamais de ce qu'il vous envoie un des Enfants de Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie, et pour vous faire participant des merveilles de la Toute puissance* ».

La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, et je commençai à douter pour la première fois si l'on n'a pas quelquefois des apparitions : toutefois me rassurant du mieux que je pus, et le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avais me le put permettre :

« Qui que vous soyez, lui dis-je, vous de qui le compliment n'est pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de venir me rendre visite ; mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je sache de quels Sages et de quel Dieu vous parlez. Si vous l'avez agréable, mettez-vous dans ce

fauteuil et donnez-vous la peine de me dire quel est ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces merveilles de toute puissance, et après ou devant tout cela, à quelle espèce de créature j'ai l'honneur de parler.

— Vous me recevez très sagement, Monsieur, reprit-il en riant et en prenant le fauteuil que je lui présentais. Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choses que je ne vous dirai pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît. Le compliment que je vous ai fait sont les paroles que les Sages disent à l'abord de ceux à qui ils ont résolu d'ouvrir leur cœur et de découvrir leurs Mystères. J'ai cru qu'étant aussi savant que vous m'avez paru dans vos lettres, cette salutation ne vous serait pas inconnue, et que c'était le plus agréable compliment que pouvait vous faire le Comte de Gabalis.

— Ah ! Monsieur, m'écriai-je, me souvenant que j'avais un grand rôle à jouer, comment me rendrai-je digne de tant de bonté ? Est-il possible que le plus grand de tous les hommes soit dans mon cabinet, et que le grand Gabalis m'honore de sa visite ?

— Je suis le moindre des Sages, répartit-il d'un air sérieux, et Dieu qui dispense les lumières de sa Sagesse avec le poids et la mesure qui plaît à sa Souveraineté ne m'en a fait qu'une part très petite en comparaison de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'espère que vous pourrez les égaler quelque jour, si j'ose en juger par la figure de votre nativité, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer ; mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monsieur, ajouta-t-il en riant, de ce que vous m'avez pris d'abord pour un fantôme.

— Ah ! non pas pour un fantôme, lui dis-je, mais je vous avoue, Monsieur, que me souvenant tout à coup de ce que Cardan raconte que son père fut un jour visité dans son étude par sept inconnus vêtus de diverses couleurs, qui lui tinrent des propos assez bizarres de leur nature et de leur emploi...

— Je vous entends, interrompit le Comte, c'était des Sylphes dont je vous parlerai quelque jour, qui sont une espèce de substances aériennes qui viennent quelquefois consulter les Sages sur les livres d'Averroès qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan est un étourdi d'avoir publié cela dans ses Subtilités ; il avait trouvé ces mémoires-là dans les papiers de son père, qui était un des nôtres et qui voyant que son fils était naturellement babillard, ne voulut lui rien apprendre de grand, et le laissa amuser à l'astrologie ordinaire, par laquelle il ne sut prévoir seulement que son fils serait pendu. Ce fripon est cause que vous m'avez fait l'injure de me prendre psur un Sylphe.

— Injure ! repris-je ; quoi, Monsieur, serais-je assez malheureux pour.....

— Je ne m'en fâche pas, interrompit-il, vous n'êtes pas obligé de savoir que tous ces Esprits élémentaires sont nos Disciples ; qu'ils sont trop heureux quand nous voulons nous abaisser à les instruire ; et que le moindre de nos Sages est plus savant et plus puissant que tous ces petits Messieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelque autre fois ; il me suffit aujourd'hui d'avoir eu la satisfaction de vous voir. Tâchez, mon fils, de vous rendre digne de recevoir les lumières Cabalistiques ; l'heure de votre régénération est arrivée ; il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment Celui qui seul a la puissance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui soit capable des grandes choses que j'ai à vous apprendre, et de m'inspirer de ne rien taire de nos Mystères ».

Il se leva alors, et m'embrassant sans me donner le loisir de lui répondre. « Adieu, mon fils, poursuivit-il, j'ai à voir nos Compagnons qui sont à Paris, après quoi je vous donnerai de mes nouvelles. Cependant, veillez, priez, espérez et ne parlez pas ».

Il sortit de mon cabinet en disant cela. Je me plaignis de sa courte visite en le reconduisant, et de ce qu'il avait la cruauté de m'abandonner sitôt, après m'avoir fait entrevoir une étincelle de ses lumières. Mais m'ayant assuré de fort bonne grâce que je ne perdrais rien dans l'attente, il monta dans son carrosse, et me laissa dans une surprise que je ne puis exprimer. Je ne pouvais croire à mes propres oreilles. Je suis sûr, disais-je, que cet homme est de grande qualité, qu'il a cinquante mille livres de rentes de patrimoine ; il paraît d'ailleurs fort accompli. Peut-il s'être coiffé de ces folies-là ? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavalièrement. Serait-il Sorcier en effet, et me serais-je trompé jusqu'ici en croyant qu'il n'y en a plus ? Mais aussi s'il est des Sorciers, sont-ils aussi dévôts que celui-ci paraît l'être.

Je ne comprenais rien à tout cela ; je résolus pourtant d'en voir la fin ; quoique je prévisse bien qu'il y aurait quelque sermon à essuyer, et que le Démon qui l'agitait était grandement moral et prédicateur.

#### SECOND ENTRETIEN SUR LES SCIENCES SECRÈTES

Le Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la prière, et le lendemain, dès le point du jour, il me fit savoir par un billet qu'il viendrait chez moi sur les huit heures, et que si je le voulais bien, nous irions faire un tour ensemble. Je l'attendis, il vint, et après quelques civilités réciproques,

« — Allons, me dit-il, à quelque lieu où nous soyons libres, et où personne ne puisse interrompre notre entretien.

- Ruel, lui dis-je, me paraît assez agréable et assez solitaire.  
— Allons-y donc, reprit-il. »

Nous montâmes en carrosse. Durant le chemin j'observais mon nouveau Maître. Je n'ai jamais remarqué en personne un si grand fond de satisfaction qu'il en paraissait en toutes ses manières. Il avait l'esprit plus tranquille et plus libre qu'il ne semblait qu'un Sorcier le pût avoir. Tout son air n'était point d'un homme à qui la conscience reprochât rien de noir, et j'avais une merveilleuse impatience de le voir entrer en matière ; ne pouvant comprendre comment un homme, qui me paraissait si judicieux et si accompli en toute autre chose, s'était gâté l'esprit par les visions, dont j'avais connu le jour précédent qu'il était blessé. Il me parla divinement de la Politique et fut ravi d'entendre que j'avais lu ce que Platon en a écrit. « Vous aurez besoin de tout cela quelque jour, me dit-il, un peu plus que vous ne croyez ; et si nous nous accordons aujourd'hui, il n'est pas impossible qu'avec le temps vous mettiez en usage ces sages maximes ».

Nous entrions alors à Ruel ; nous allâmes au jardin ; le Comte dédaigna d'en admirer les beautés, et marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvait désirer, « Je loue, s'écria-t-il, levant les yeux et les bras au ciel, je loue la Sagesse éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses vérités ineffables. Que vous serez heureux, mon fils, si elle a la bonté de mettre dans votre âme les dispositions que ces hauts mystères demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la Nature ; Dieu seul sera votre Maître, et les Sages seuls seront vos égaux. Les suprêmes Intelligences feront gloire d'obéir à vos désirs ; les Démons n'oseront se trouver où vous serez, votre voix les fera trembler dans les puits de l'abîme, et tous les Peuples invisibles, qui habitent les quatre éléments, s'estimeront heureux d'être les Ministres de vos plaisirs. Je vous adore, ô grand Dieu ! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire et de l'avoir établi souverain Monarque de tous les ouvrages de vos mains. Sentez-vous, mon fils, ajouta-t-il se tournant vers moi, sentez-vous cette ambition héroïque, qui est le caractère certain des Enfants de Sagesse ? Osez-vous désirer de ne servir qu'à Dieu seul, et de dominer sur tout ce qui n'est point Dieu ? Avez-vous compris ce que c'est qu'être homme ? et ne vous ennuie-t-il point d'être esclave ; puisque vous êtes né pour être souverain ? Et si vous avez ces nobles pensées, comme la figure de votre nativité ne me permet pas d'en douter ; considérez mûrement si vous aurez le courage et la force de renoncer à toutes choses qui peuvent être

un obstacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous êtes né. »

Il s'arrêta là, et me regarda fixement, comme attendant ma réponse, ou comme cherchant à lire dans mon cœur. Autant que le commencement de son discours m'avait fait espérer que nous entrerions bientôt en matière, autant en désespérais-je par ses dernières paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya, et je ne doutai point qu'il n'allât me proposer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainsi, ne sachant comment me tirer de ce mauvais pas,

— Renoncer, lui dis-je, Monsieur ! Quoi, faut-il renoncer à quelque chose ?

— Vraiment, reprit-il, il le faut bien ; et il le faut si nécessairement, qu'il faut commencer par là. Je ne sais si vous pourrez vous y résoudre ; mais je sais bien que la Sagesse n'habite point dans un corps sujet au péché, comme elle n'entre point dans une âme prévenue d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, si vous ne renoncez dès à présent à une chose qui ne peut compatir avec la Sagesse. *Il faut* (ajouta-t-il tout bas en se baissant à mon oreille) *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre proposition.

— Vous m'avez, Monsieur, m'écriai-je, vous m'avez quitté pour peu de chose. J'attendais que vous me proposeriez quelque étrange renonciation ; mais puisque ce n'est qu'aux femmes que vous en voulez, l'affaire est faite dès longtemps ; je suis assez chaste, Dieu merci. Cependant, Monsieur, comme Salomon était plus sage que je ne serai peut-être, et que toute sa sagesse ne put l'empêcher de se laisser corrompre, dites-moi, s'il vous plaît, quel expédient vous prenez, vous autres, Messieurs, pour vous passer de ce sexe-là et quel inconvénient il y aurait que, dans le Paradis des Philosophes, chaque Adam eût son Ève.

— Vous me demandez là de grandes choses, repartit-il en consultant en lui-même s'il devait répondre à ma question. Pourtant, puisque je vous vois vous détacher des femmes sans peine, je vous dirai l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs Disciples, et vous connaîtrez dès là dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de notre nombre.

Quand vous serez enrôlé parmi les enfants des Philosophes et que vos yeux seront fortifiés par l'usage de la très sainte Médecine, vous découvrirez d'abord que les éléments sont habités par des créatures très parfaites, dont le péché du malheureux Adam a ôté la connaissance et le commerce à sa trop malheureuse postérité. Cet espace immense, qui est entre la Terre et les Cieux, a des habitants bien plus nobles que les oiseaux et les moucheron ;

ces mers si vastes ont bien d'autres hôtes que les dauphins et les baleines ; la profondeur de la terre n'est pas pour les taupes seules, et l'élément du feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile et vide.

L'air est plein d'une innombrable multitude de peuples de figure humaine, un peu fiers en apparence, mais dociles en effet ; grands amateurs de sciences, subtils, officieux aux Sages et ennemis des forts et des ignorants. Leurs femmes et leurs filles sont des beautés mâles, telles qu'on dépeint les amazones.

— Comment, monsieur, m'écriai-je, est-ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là sont mariés ?

— Ne vous gendarmez pas, mon fils, pour si peu de chose, répliqua-t-il. Croyez que tout ce que je vous dis est solide et vrai ; ce ne sont ici que les éléments de l'ancienne Cabale, et il ne tiendra qu'à vous de le justifier par vos propres yeux. Mais recevez avec un esprit docile la lumière que Dieu vous envoie par mon entremise. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir ouï sur ces matières dans les écoles des ignorants, ou vous auriez le déplaisir, quand vous seriez convaincu par l'expérience, d'être obligé d'avouer que vous vous êtes opiniâtré mal à propos.

Ecoutez donc toujours jusqu'à la fin, et sachez que les mers et les fleuves sont habités de même que l'air ; les anciens Sages ont nommé Ondiens ou Nymphes cette espèce de peuples. Ils font peu de mâles et les femmes y sont en grand nombre ; leur beauté est extrême et les filles des hommes n'ont rien de comparable.

La terre est remplie presque jusqu'au centre de Gnômes, gens de petite stature, gardiens des trésors des minières et des pierreries. Ceux-ci sont ingénieux, amis de l'homme et faciles à commander. Ils fournissent aux enfants des Sages tout l'argent qui leur est nécessaire et ne demandent guère pour prix de leur service que la gloire d'être commandés. Les Gnômides, leurs femmes, sont petites, mais fort agréables et leur habit est fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitants enflammés de la région du feu, ils servent aux Philosophes ; mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie, et leurs filles et leurs femmes se font voir rarement.

— Elles ont raison, interrompis-je, et je les tiens quittes de leur apparition.

— Pourquoi ? dit le Comte.

— Pourquoi, Monsieur, repris-je, et qu'ai-je à faire de converser avec une aussi laide bête que la Salamandre mâle ou femelle ?

— Vous avez tort, répliqua-t-il, c'est l'idée qu'en ont les peintres

et les sculpteurs ignorants ; les femmes des Salamandres sont belles et plus belles même que toutes les autres, puisqu'elles sont d'un élément plus pur. Je ne vous en parlais pas et je passais succinctement la description de ces peuples parce que vous les verrez vous-même à loisir et facilement si vous en avez la curiosité. Vous verrez leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, leurs lois admirables. Vous serez charmé de la beauté de leur esprit encore plus que de celle de leur corps ; mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces misérables, quand ils vous diront que leur âme est mortelle et qu'ils n'ont point d'espérance en la jouissance éternelle de l'Être suprême qu'ils connaissent et qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront qu'étant composés des plus pures parties de l'élément qu'ils habitent, et n'ayant point en eux de qualités contraires, puisqu'ils ne sont faits que d'un élément, ils ne meurent qu'après plusieurs siècles. Mais qu'est-ce que le temps au prix de l'éternité ? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette pensée les afflige fort et nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos pères les Philosophes, parlant à Dieu face à face, se plaignirent à lui du malheur de ces peuples, et Dieu, de qui la miséricorde est sans bornes, leur révéla qu'il n'était pas impossible de trouver du remède à ce mal. Il leur inspira de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité ; les Sylphes, les Gnômes, les Nymphes et les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent être faits participants de l'immortalité. Ainsi, une Nymphe ou une Sylphide quand elle est assez heureuse pour se marier à un Sage, et un Gnôme ou un Sylphe cesse d'être mortel du moment qu'il épouse une de nos filles.

De là naquit l'erreur des premiers siècles, de Tertullien, du martyr Justin, de Lactance, Cyprien, Clément d'Alexandrie, d'Athénagore, Philosophe chrétien, et généralement de tous les écrivains de ce temps-là. Ils avaient appris que ces demi-hommes élémentaires avaient recherché le commerce des filles, et ils ont imaginé de là que la chute des anges n'était venue que de l'amour dont ils s'étaient laissé toucher pour les femmes. Quelques Gnômes désireux de devenir immortels, avaient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles et leur avaient apporté des pierreries dont ils sont les gardiens naturels. Et ces auteurs ont cru, s'appuyant sur le livre d'Enoch mal entendu, que c'était les pièges que les Anges amoureux avaient tendus à la chasteté de nos femmes. Au commencement, ces Enfants du Ciel engendrèrent les Géants fameux, s'étant fait aimer aux filles des hommes, et les mauvais Cabalistes,

Joseph et Philon (comme tous les Juifs sont ignorants), et après eux tous les auteurs que j'ai nommés tout à l'heure ont dit, aussi bien qu'Origène et Macrobe, que c'étaient des Anges, et n'ont pas su que c'étaient les Sylphes et les autres peuples des éléments qui, sous le nom d'enfants d'Eloïm, sont distingués des enfants des hommes. De même ce que le sage Augustin a eu la modestie de ne point décider, touchant les poursuites que ceux qu'on appelait Faunes ou Satyres faisaient aux Africaines de son temps, est éclairci par ce que je viens de dire du désir qu'ont tous ces habitants des éléments de s'allier aux hommes, comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah ! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chute des premiers Anges ; non plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du Démon pour lui attribuer toutes les aventures des Nymphes et des Sylphes, dont tous les historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étaient des Sylphes qui cherchaient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites, bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru si justes que nous avons tous résolu, d'un commun accord, de renoncer entièrement aux femmes et de nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes et les Sylphides.

— O Dieu, me récriai-je, qu'est-ce que j'entends ? Jusqu'où va la P.....

— Oui, mon fils, interrompit le Comte, admirez jusqu'où va la félicité Philosophique ! Pour des femmes dont les faibles appas se passent en peu de jours et sont suivis de rides horribles, les Sages possèdent des beautés qui ne vieillissent jamais et qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour et de la reconnaissance de ces maîtresses invisibles, et de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philosophe charitable qui s'applique à les immortaliser.

— Ah ! Monsieur, je renonce, m'écriai-je encore une fois...

— Oui, mon fils, poursuivit-il de rechef, sans me donner le loisir d'achever, renoncez aux inutiles et fades plaisirs qu'on peut trouver avec les femmes ; la plus belle d'entre elles est horrible auprès de la moindre Sylphide ; aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassements. Misérables ignorants, que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés Philosophiques.

— Misérable Comte de Gabalis, interrompis-je d'un accent mêlé de colère et de compassion, me laisserez-vous dire enfin que je renonce à cette Sagesse insensée, que je trouve ridicule cette visionnaire Philosophie, que je déteste ces abominables embrassements qui vous mêlent à des fantômes, et que je tremble pour

vous que quelqu'un de vos prétendues Sylphides ne se hâte de vous emporter dans les Enfers au milieu de vos transports, de peur qu'un aussi honnête homme que vous ne s'aperçoive à la fin de la folie de ce zèle chimérique et ne fasse pénitence d'un crime si grand.

— Oh! oh! répondit-il en reculant trois pas et me regardant d'un œil de colère, malheur à vous, esprit indocile.

(*A suivre.*)

## PRIÈRE AU SOLEIL

**A** U nom de la Lumière, au nom du Ciel immense,  
 Au nom de l'astre jaune, Arcturus le Charmeur,  
 Au nom de l'astre blanc, Sirius qui commence,  
 Au nom de l'astre rouge, Aldebaran qui meurt.

\* \* \*

O Soleil, astre blond, Père ardent des neuf Terres,  
 Roi doré des cieux bleus qu'honorent les couchants,  
 Toi qu'escorte le chœur des globes tributaires,  
 Et que suit l'œil pieux des fleurettes des champs,

Toi le grand Chevauteur des plaines éthérées,  
 Toi le Pâtre éclatant qui, vers quelque but noir,  
 Entraîne le troupeau des sphères effarées  
 Comme un bétail obscur poussé vers l'abattoir,

Toi le Creuset géant où bout l'âme des mondes,  
 Toi le Cœur formidable et ruisselant de jour  
 Qui propulses vers nous par explosions blondes,  
 Toute la Vie, et tout l'Espoir, et tout l'Amour!

Toi dont les flancs ignés, pleins d'ouragans de joie,  
 Épanchent, éperdus dans le spasme profond,  
 Au ciel, tout l'azur tiède où l'Univers se noie,  
 En nous, toute l'extase où notre cœur se fond,

Soleil, à qui l'oiseau fervent chante des proses,  
Parmi les encensoirs mystiques de jasmins,  
Soleil béni, Soleil à qui les pommiers roses  
Offrent ingénûment des fleurs à pleines mains ;

Soleil, qui vois rougir comme des épousées  
Les Planètes vibrant sous ton baiser astral,  
Toi que la Terre pleure, au soir, dans ses rosées,  
Toi qu'elle fête, au jour, d'un salut auroral ;

Soleil glorifié par les six chants du Prisme,  
Toi pour qui fume aux cieux l'holocauste des soirs,  
Soleil vers qui les monts haussent avec lyrisme  
Des floraisons de neige au bout de leurs bras noirs,

Et vers qui rit la mer, et fleurent les pétales,  
Et rugissent d'amour les lions chevelus,  
Et montent, chœurs divins des flores cérébrales,  
Les graves Rythmes d'or des Poètes élus,

Soleil, nous t'implorons ! Soleil, que tes oreilles  
Entendent l'oraison de nos cœurs douloureux,  
Soleil, tes sœurs du ciel, les Étoiles vermeilles,  
Daignent ouïr la voix des grillons ténébreux.

Toi qui nous a tenus dans tes flancs de lumière,  
Toi qui nous exilas sur la Terre au sein gris,  
Fais chanter les oiseaux sur nos fronts en prière,  
Et pousser les gazons sous nos orteils meurtris.

Fais éclore le Bien dans nos âmes aimantes,  
Fais fleurir la Candeur en nous comme un lin pur,  
Et fais croître en Avril de belles fleurs de menthes  
Pour les moucheronnets qui dansent dans l'azur.

Fais mûrir nos raisins, fais odorer nos roses.  
Fais surgir les trésors confiés aux sillons,  
Et fais épanouir dans nos cerveaux moroses  
De beaux pensers joyeux comme tes papillons !

*Et compose des fruits savants dans nos ramées,  
Et colore d'orgueil nos drapeaux triomphants,  
Et garde aux fiers héros des seins fleuris d'aimées,  
Et garde aux bons aïeux des sourires d'enfants !*

*Et quand nous et nos fils, têtes blanches ou blondes,  
Nous tomberons, fauchés par la Mort au vol noir,  
Soleil, béni Soleil qui répands sur les mondes  
Toute la Vie, et tout l'Amour — et tout l'Espoir ! —*

*Oh ! par toutes les voix qui pleurent dans nos moelles,  
Prends et rassemble alors nos restes endormis !  
Et fais éclore d'eux sous la paix des Étoiles  
Des groupes fraternels de liserons amis !*

Jean RAMEAU.

(Gâas, 22-23 Septembre 1886.)

### NOTE RECTIFICATIVE

Nous prions nos lecteurs de supprimer à la plume le mot *Mulaprakriti* qui se trouve à la deuxième ligne de la page 2 de notre dernier numéro, M. Hartmann nous ayant écrit que ce mot avait été placé là par suite d'une erreur, car MULAPRAKRITI veut dire plutôt la *mère*. En traducteur consciencieux, nous ne touchons jamais aux textes fournis : bien des mots qui, dès l'abord, ne paraissent pas très clairs, se trouvent expliqués par la suite, et c'est précisément ce raisonnement que nous engageons nos abonnés à se tenir lorsqu'ils rencontreront dans nos premiers numéros des passages obscurs parce qu'ils sont nouveaux pour eux. On ne saurait trop revenir sur ce qui a été lu, car, il ne faut pas l'oublier, notre doctrine possède déjà une immense littérature et, pour nous tenir au courant du présent, nous sommes obligé de concentrer le passé (F. K. G.).

### PENSÉES

Plus vieillit le savant, plus il doit se courber comme un point d'interrogation (*Littre*).

Quand un dévot meurt convaincu qu'il aura la béatitude éternelle, c'est comme s'il l'avait véritablement. Il y a là une minute qui équivalait à l'éternité, qui la contient peut-être (*Discours d'Alex. Dumas à l'Académie*).

\*  
\*  
\*

Regarde dans le signe la chose signifiée (*R. Browning*).

\*  
\*  
\*

Dans les œuvres d'art, toute sagesse est contenue, mais virtuellement ou implicitement (*R. Wagner*).

\*  
\*  
\*  
\*  
\*

Si tu t'enquiers de Dieu, tu t'enquerras aussi de Beauté (*Hermès*).

\*  
\*  
\*  
\*  
\*

Le Sage sait tout ce qu'il dit, mais ne dit pas tout ce qu'il sait (*F. K. G.*).

\*  
\*  
\*  
\*  
\*

La volonté ne peut que vouloir ce qui est dans l'ordre: la volonté impuis-  
sante n'est que du désir (*F. K. G.*).

## FAITS ET NOUVELLES

**L'hypnotisme et la morale.** — Voici une petite histoire que raconte le Temps du 30 mars, qui la tient lui-même du D<sup>r</sup> Dumontpallier :

« Une jeune fille, qui avait passé quelques semaines à l'hôpital dans le service d'un médecin des maladies nerveuses, revient quatre mois après sa sortie retrouver le docteur qui l'a soignée. Elle se plaint d'une tumeur intérieure. Le médecin constate que sa visiteuse est enceinte. Il l'interroge et voit qu'elle ignore de la meilleure foi du monde les origines de sa grossesse. Pour savoir la vérité, il la met en état d'hypnotisme, et la fille raconte l'histoire suivante : — Trois jours après ma sortie de l'hôpital, je passais devant un café, quand je fus appelée par des étudiants qui buvaient à la terrasse. Je les avais connus pendant ma maladie. Ils m'offrent une anisette. J'accepte, je m'assois près d'eux. Tout d'un coup, l'un d'eux se lève et m'ordonne de le suivre. Je suis obligée de lui obéir. Il m'emène chez lui à tel hôtel, tel étage, telle porte. Là, il a fait de moi ce qu'il a voulu, puis il m'a commandé de retourner seule sur le boulevard et de m'asseoir sur un banc. J'ai encore obéi, et c'est là que je me suis réveillée. Il était cinq heures du soir. J'ai été toute surprise de me trouver là, mais je ne me suis pas inquiétée ; il m'arrivait souvent de m'endormir ainsi. Et, cette fois, comme à l'ordinaire, je ne me souvenais de rien. On contrôla minutieusement les déclarations de cette malheureuse ; elles furent reconnues exactes. Le crime avait été commis par un élève du service. — D'où je conclus, m'a dit M. Dumontpallier, que jamais un homme qui connaîtra à fond les agissements d'un hypnotique ne se fiera à sa discrétion. »

Nous en concluons, nous, qu'il est temps qu'on cesse de pratiquer, comme on le fait dans les hôpitaux, des expériences qui sont on ne peut plus nuisibles aux sujets, à tous les points de vue, lorsque l'expérimentateur n'est pas physiquement et moralement sain. On sait (pas les profanes), où a conduit l'abus de la vivisection animale, mais on ne sait pas encore où nous conduira l'abus de la vivisection humaine. A ce sujet, et à propos de certaines expériences de stigmatisation, nous répéterons une parole du grand Paracelse qui en savait plus long que nos hypnotiseurs matérialistes : « Si une injure est infligée sur l'homme invisible, cette injure sera reproduite sur son corps visible : ces choses peuvent être faites, mais c'est très mal que de les tenter. »

**Le jeûne sur les animaux.** — Une communication très intéressante est celle que le docteur Laborde a faite à la Société de biologie.

Un chien, du poids de 15 kilos 500, soumis à un jeûne absolu, meurt le vingtième jour ; au contraire, un chien de même poids et de même race, auquel on donne de l'eau à volonté, est encore vif et alerte au vingtième jour. L'expérience, poussée jusqu'au quarantième jour, eût pu être continuée facilement, étant donné l'état de santé de l'animal.

Le vingtième jour, le chien mort pesait 2 kilos ; le second pesait 9 kilos 500 ; et, à partir de ce moment, il a perdu de moins en moins, au point que le quarantième jour il pesait 7 kilos 600. Il avait bu 3 kilos 700 d'eau en quarante jours, buvant d'ailleurs de moins en moins à mesure que le jeûne se prolongeait.

Quant à la question difficile de la reprise de l'alimentation, le chien l'a tranchée en mangeant 1,200 gr. de soupe et en avalant gloutonnement 1 kilo de viande ! Ce repas abondant n'a donné lieu à aucun accident ; l'animal au contraire semblait après beaucoup plus alerte.

**Les erreurs de la nature.** — On lit dans l'*Événement* :

Un cas d'obstétrique extraordinairement curieux et de la plus grande rareté vient de se présenter dans la maison d'accouchement de M<sup>me</sup> Jules André, sage-femme des hôpitaux, 234, faubourg Saint-Honoré.

Tout d'abord, la présentation de l'enfant a constitué une exception inattendue : l'épaule est, en effet, la première partie du corps qui s'est présentée à la sortie.

Quant à l'enfant, il présente plusieurs difformités fort intéressantes à étudier au point de vue de la malformation. Depuis longtemps, il n'avait pas été donné d'observer un assemblage aussi bizarre de monstruosité dues au caprice de la nature.

La main et le pied gauches ont chacun six doigts, tandis qu'on n'en compte que trois à la main droite.

Le crâne est peu développé. Le nez fait absolument défaut : au-dessous de la surface plane et lisse qui tient la place de cet organe, se trouve une vaste cavité unique formée par la réunion de la cavité buccale et des fosses nasales. De plus, le malheureux n'a qu'une oreille.

Voilà un enfant auquel est réservé bien de l'agrément.

**Singulier cas de guérison.** — Un curieux cas pathologique vient de se produire à l'hospice de Périgueux où se trouvent en ce moment plusieurs malades atteints de la rougeole. Un de ses derniers s'est levé vers quatre heures du matin, probablement dans un accès de somnambulisme, et s'est précipité par la fenêtre, qui donne sur le jardin de l'établissement, faisant ainsi une chute de quatre à cinq mètres. La rougeole en était chez lui au plus fort de l'éruption. Eveillé par la douleur qu'il a ressentie, le malade s'est promené quelque temps et en chemise par un froid de quatre degrés au-dessous de zéro. Il a fini par apercevoir une lumière dans la loge du concierge, aux vitres duquel il est allé frapper. Quelques moments après, le malade était ramené dans son lit. Le lendemain, il était complètement guéri (*Autorité*, 11 mars).

**Une jambe fluïdique.** — Nous extrayons d'un livre très rare, intitulé *Téramatose du fluide vital*, par C. R. (1822, à Paris, chez l'auteur), le curieux passage que voici : « Je connais une jeune personne dont on avait amputé la cuisse ; plusieurs fois, elle s'est tenue et a fait quelques pas sur ses deux jambes, c'est-à-dire sur la jambe non amputée et sur la jambe de fluide vital : c'était ordinairement en sortant de son lit ; sa mère, témoin, était obligée de s'écrier : Ah ! malheureuse, tu n'as pas ta jambe de bois ! »

**La manie du jeûne.** — A Berlin, un Italien nommé Cetti, avait commencé son jeûne de trente jours devant une nombreuse assistance, dans la salle du Castan's Panopticum. Il jeûnait depuis environ un quart d'heure lorsqu'un lieutenant de police vint pour faire cesser le jeûne. Le docteur représenta qu'il s'agissait des intérêts de la science et obtint que le jeûne fût continué, mais le public fut interdit par ordre de la police.

**Pérégrinations de médiums.** — Le *Light*, du 12 mars, nous apprend que M. Eglinton, toujours à Saint-Pétersbourg, a reçu ordre (*commands*) de l'empereur de rester à lui donner des séances. Voici les noms des nouveaux person-nages qui ont tenu à assister à ses séances spirites : M. de Giers, ministre, le comte Ignatieff, leurs royales Altesses de Mecklenbourg-Schwerein, le marquis de Camposagrado, ambassadeur d'Espagne, le prince Béloussesky, etc. Les esprits ont dû être très flattés de ces entrevues ; on ne dit pas s'ils se sont occupés du conflit franco-allemand.

Le numéro du 2 avril de ce même journal nous annonce que Sa Majesté Impériale, l'Empereur de toutes les Russies, a témoigné sa satisfaction à M. Eglinton en lui faisant cadeau d'une paire de... boutons de manchettes. Mais ils étaient en diamant et en saphir. L'heureux médium n'était pas au bout de ses triomphes, car le *Light* nous fait part de son mariage avec une riche veuve.

Pendant ce temps, son confrère Slade, moins heureux, se contente de donner de silencieuses séances à Liège, accompagné du fils du célèbre médium Home.

**Remarques sur l'état hypnotique.** — Devant la Société des sciences et des lettres de Loir-et-Cher, M. le commandant de Rochas, un de nos plus savants hypnologues, a exprimé dans les deux propositions suivantes le résultat de nombreuses expériences hypnotiques faites par lui depuis une année sur six sujets différents :

1° Une personne qui agit sous l'influence d'une suggestion hypnotique, est généralement (cinq fois sur six) insensible aux piqûres, même quand la suggestion remonte à longtemps.

2° On peut enlever les suggestions par divers procédés qui paraissent tous avoir pour premier effet de rétablir la circulation sanguine dans la périphérie du cerveau ; le plus simple consiste en frictions énergiques sur le sommet de la tête.

Il en déduit qu'un sujet qui se sent poussé à commettre une action en désaccord avec ses sentiments, peut faire disparaître cette suggestion lui-même.

## CONFÉRENCES, THÉÂTRES, CONCERTS

**M. Ad. Franck et l'athéisme.** — Vers le commencement d'avril, M. Franck, à qui nous sommes redevables de travaux si intéressants sur le mysticisme et la Kabbale, a fait une conférence, à la salle du boulevard des Capucines, pour démontrer que l'athéisme est une doctrine pernicieuse. Nous nous contenterons de citer la belle péroraison de l'orateur : « L'union n'est pas la confusion et je ne vois pas que, sans sacrifier sa liberté, rien empêche la philosophie de se montrer pleine de respect pour la religion ; je ne vois pas davantage que, sans abandonner un seul de leurs dogmes, rien empêche les diverses Communions, les diverses Eglises, de vivre fraternellement les unes à côté des autres en rivalisant de charité et en s'abstenant de toute agression qui ne s'adresse pas à l'ennemi commun. Si j'ai réussi à vous rendre favorables à ces idées, nous n'aurons, ni vous ni moi, perdu l'heure que nous avons passée ensemble. »

**M. Ach. Poincelot et le matérialisme.** — Le 30 mars, M. Poincelot a fait, à la même salle, une conférence sur la Bataille du spiritualisme et du matérialisme et l'immortalité de l'âme. Le conférencier est spiritualiste, sa théorie est bien universitaire, il ne définit pas ce que c'est que l'âme ; cependant il a charmé son auditoire. Ses citations étaient très heureuses, et nous avons retenu celle-ci, de Babinet : « L'âme use plusieurs corps ».

**Sermon de carême.** — En la bonne et sainte ville de Nantes, département de la Loire très Inférieure, un zélé abbé a jugé à propos de tonner en chaire, à l'église Saint-François, contre le bouddhisme qui, d'après lui, menacerait l'église du Christ ; le gouvernement de la République chasserait Dieu de l'école « pour y introduire le dieu Bouddha ». Ceci nous rappelle une phrase d'une feuille pieuse, qui rendant compte de différents ouvrages théosophiques et autres, disait : « Quand on regarde avec un œil sain à travers ce kaléidoscope fantastique, on y aperçoit une hypocrite manifestation de l'antichristianisme. En effet, les auteurs de ces écrits *parlent de Notre Seigneur Jésus-Christ en termes presque aussi sympathiques que de Bouddha.* »

Pas besoin de commenter, n'est-ce pas ?

**Cours publics.** — Les samedis soir, à 5 h., M. Bergaigne, dirige à la Sorbonne, les *exercices en langue sanscrite* à l'usage des commençants. Les lundis, à 4 h., il *explique les textes védiques.*

Sorbonne : *école pratique des hautes études (section des sciences philologiques).* Les mardis, à 9 h., M. Sylvain Lévy explique le manuel de M. Bergaigne (l'enlèvement de Draupadi). Les samedis, à 4 h. 1/2, il explique la grammaire de Pânini.

## JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

**L'homme mauvais et la nature bonne.** — M. Flammarion, qui, si je ne me trompe, est membre honoraire de la Société théosophique, compare, dans le *Voltaire* du 8 mars, les méfaits de la nature à ceux de l'homme, et les récents tremblements de terre lui inspirent la réflexion suivante : « N'accusons pas trop la Nature d'être une mère marâtre, de détruire les enfants auxquels elle a donné le jour, quand nous voyons que tous les tremblements de terre réunis, les cyclones, la foudre et toutes les causes de destructions étrangères à l'humanité font incomparablement moins de mal que cette humanité ne s'en fait à elle-même, de propos délibéré, par ses guerres perpétuelles, lesquelles versent le sang de quarante millions d'hommes par siècle, soit plus de mille par jour, sans jamais s'arrêter. Ainsi l'*aveugle* nature est beaucoup moins aveugle que nous ».

**Heureuse transmission de pensée.** — Une correspondante du *Light* envoie à ce journal (26 mars), des faits curieux de magnétisme et de spiritisme, qui lui sont personnels ; le troisième vaut la peine d'être cité : « Le numéro 3, était une servante qui me déplaisait sous tous les rapports ; c'était une créature sale, de nature inférieure, et bavarde. Avec elle je ne tentai pas d'expériences, mais je découvris bientôt qu'elle avait la faculté de lire mes pensées ; dès lors, je lui envoyais des ordres mentaux, et aussitôt sa tête crasseuse et échevelée paraissait avec un : « Pardon, M'ame, ne m'avez-vous pas dit de faire ceci et ceci ? » Une fois, elle lit si bien ma pensée que je la trouvai faisant sa malle ». Strange, ce phénomène ; mais la dame nous semble encore plus étrange.

**Le parapluie enchanté.** — La *Revue spirite* du 1<sup>er</sup> avril annonce qu'on a découvert un nouveau mode de communication avec les « esprits ». L'heureux inventeur décrit ainsi les phases de sa découverte (page 206) : « Hier au soir, je me trouvais au Concert populaire qui se donne maintenant quatre fois par semaine au square, en face le théâtre ; j'avais la main appuyée sur mon om-

brelle, lorsque tout à coup je sentis un mouvement d'oscillation involontaire, je suivis ce mouvement, et en comptant les oscillations, à l'aide de l'alphabet, quel ne fut pas mon étonnement d'obtenir une communication parfaitement intelligente, qui n'était pas dans ma pensée et répondait à un conseil dont j'avais le plus grand besoin !... Il est évident qu'une canne, un parapluie, un bout de bois quelconque peuvent remplacer facilement l'ombrelle... Je m'étais déjà servi... soit de la boîte qui recouvre la machine à coudre, soit même d'une petite caisse d'emballage ».

Un autre correspondant écrit : « On n'entend parler que de soirées où l'on fait du spiritisme, les tables tournantes ont remplacé les cartes et le loto. « C'est très amusant, venez donc ? » Voilà ce qu'on dit partout ».

**Le spiritisme français jugé par les Anglais.** — M. Oxon, l'éminent spiritiste du *Light*, écrit les lignes suivantes, fort justes, il faut l'avouer, dans le numéro du 26 février de ce journal intéressant, le plus sérieux des journaux spiritistes : « Il serait à désirer que le spiritisme français fût dirigé par des esprits pratiques. Jusqu'à présent on n'a vu que par Allan Kardec. Les rêveries sentimentales ne sont pas le spiritisme... Partout autre part on applique des méthodes précises à l'étude des phénomènes. La France est en retard ».

**L'Univers et l'hypnotisme.** — *L'Univers* du 23 février parle au nom de l'orthodoxie et déclare : « Si les faits sont constants, quelque extraordinaires qu'ils puissent paraître, ils ne constituent qu'une répétition des fameux miracles du diacre Pâris et des prodiges du mesmérisme condamnés par l'Eglise. En attendant que l'Eglise se prononce, la sagesse est de tenir toutes ces prétendues sciences de l'hypnotisme pour suspectes et dangereuses ».

**Les démoniaques d'amphithéâtre.** — M. Paul de Léoni, dans l'*Autorité* du 27 février, parlant de la thèse de M. Charcot sur les *démoniaques dans l'art*, tendant à assimiler toute œuvre d'art à un schéma pour carabins de première année, ce qui entraînerait une réforme naturaliste dans les enseignes par trop chou-fleur des sages-femmes, s'exprime en ces paroles sensées : « Le docteur Charcot n'est, en somme, que le continuateur de Mesmer, du baron du Potet, de Swedenborg et de tant d'autres... Le docteur Charcot qui prétend, par la seule manifestation de sa volonté, créer des extatiques, ne crée en réalité qu'une extase artificielle. Son sujet prendra les pauses de l'extase, telles qu'il les ordonne, son sujet subira son vouloir, s'inclinera devant son autorité, mais en réalité, c'est l'extase de M. Charcot qu'il reproduira, c'est-à-dire une copie, une parodie de l'extase, une grimace de l'extase, mais non point l'extase divine engendrée par le ravissement de l'âme, par l'envolée de l'esprit qu'irradie la pensée divine ».

**Notes générales.** — A lire dans la *Revue politique et littéraire* du 18 mars, quelques notes sur le grand immortaliste français J. Reynaud. — Le *National*, 20 mars : l'*Hypnotisme*, par Tavernier. — La *République française*, 25 mars : chronique sur les Démoniaques dans l'art, par G. Isambert. Dans le *Pays* du 25 mars, M. H. Astier termine son article sur les *Problèmes de la suggestion*, par cette réflexion, dédiée à messieurs les diplômés : « S'emparer de l'âme du pauvre pour en jouer comme d'un violon, disséquer les facultés de son intelligence comme on démonte et remonte un piano, leur faire jouer la comédie — et quelle comédie ! — c'est, à notre humble avis, en user un peu arrogamment avec la liberté, l'égalité et la fraternité républicaines ». — La *Lanterne* (Supplément du 20 mars), article sérieux sur les *Fantômes des vivants*, signé Mémor. — *Revue scientifique* du 20 février : article de M. H. Lacaze sur le Bouddhisme et le Christianisme, écrit avec impartialité. — *Revue de l'Hypnotisme* (avril) : article avec gravures sur la léthargique de Thenelles, par le Dr Bérillon.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

---

**Fantasmagories**, histoires rapides (chez Ollendorff, éd.; prix 3 fr. 50). Sous ce titre, notre collaborateur Jean Rameau fait paraître une série de scènes d'une fantaisie étourdissante — chacune de ces histoires, d'une forme très neuve et d'une conception étrange, peut être dite à la façon d'un monologue. — Un grand succès est assuré à cette œuvre vraiment originale.

**Phantasms of the living**, prix . — Deux énormes volumes publiés par MM. Myers et Podmore, chez Trübner, à Londres, pour prouver que les fantômes existent ; ce qu'on savait déjà. Le petit volume de M. d'Assier, *l'Humanité posthume*, en apprend aussi long et est plus agréable à lire. D'ailleurs, l'explication que donnent les auteurs des *Fantômes des vivants*, est insuffisante ; il est évident qu'ils voudraient attacher leurs noms à un nouveau système : c'est malheureusement en cela que consiste souvent la science aujourd'hui.

**Les Sciences mystérieuses**: revue mensuelle de psychologie, spéculative et expérimentale, vient de paraître à Bruxelles (rue des Fabriques, 17), au prix fabuleux de 2 fr. 60, l'abonnement d'un an. Nous souhaitons plein succès à notre confrère belge.

**Bulletin des Sciences hypnotiques**, paraissant tous les mois. Nous n'avons encore que le prospectus de cette revue, qui sera dirigée par M. Rouston. L'abonnement est de dix francs, payables en deux fois. On s'abonne rue de Médocis, 3, Paris.

---

## PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

---

— Nous avons le plaisir d'apprendre à nos lecteurs que M<sup>me</sup> Blavatsky vient de triompher d'une crise où elle a failli perdre la vie ; nous remercions le D<sup>r</sup> Ash. Ellis, de Londres, wagnérien et praticien tout ensemble, qui n'a pas hésité une minute à traverser la Manche pour aller la soigner, et cela sans avoir jamais vu M<sup>me</sup> Blavatsky auparavant, qu'il ne connaissait que par ses écrits et les attaques idiotes dont elle a été l'objet.

— On nous apprend que notre frère, M. Finch, aurait l'intention de fonder, en Angleterre, une revue théosophique, pour la classe moyenne.

— Notre frère, le D<sup>r</sup> Hartmann, l'auteur de *Magie* et de *Paracelse*, nous écrit de Bavière qu'il vient de terminer un vocabulaire donnant la définition des termes employés dans les sciences occultes européennes. Il serait à souhaiter qu'on en fit un pour les mots sanscrits.

— On nous annonce la formation à Vienne d'une nouvelle branche de la Société théosophique.

— Notre frère, D.-A.-C., nous suggère une idée qui est fort juste ; ce serait d'appeler *théosophes* les hommes rares qui se sont fait un nom dans la Théosophie, comme Paracelse, Pascalis, le comte de Saint-Germain, Blavatsky,

etc., et *théosophistes*, les personnes moins avancées aspirant à la *théosophie* qui, dans ce cas, se nommerait *théosophisme*.

— Notre vénéré Président, M. Olcott, a été très occupé pendant janvier et février, à Ceylan, où il a fondé une nouvelle branche à Badulla, capitale de la province d'Uva.

— La Société théosophique de Galle a reçu la lettre suivante du marquis Tseang, lors de son passage à Ceylan :

« Singapore, 5 novembre 1886.

« Monsieur,

« Remerciez bien les membres de la Société théosophique de ma part, pour leur gracieux envoi de livres sur le bouddhisme, que je considère comme admirablement écrits. J'aurais voulu répondre plus tôt, mais, à mon grand regret, le paquebot partait précipitamment, de sorte que j'ai été obligé de congédier, sans réponse, le messenger que vous avez eu la bonté de m'envoyer à bord, et de différer cette lettre jusqu'à mon arrivée à Singapore.

« Dans l'espoir que votre Société continuera à être florissante comme elle l'a toujours été, je suis votre dévoué.

« TSENG. »

**The Theosophist** (*Le Théosophiste*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et dirigée par H. P. Blavatsky ; abonnement 25 fr. **Sommaire de Mars** (traduction : ( )). — *Légendes et contes himalayens*, par A.-T. Banon. — *Paracelse et ses ouvrages* (suite), par F. Hartmann. — *Le mysticisme et le miraculeux* (suite), par E.-D. Fawcett. — *Les écrits inédits d'Éliphas Lévy* (suite). — *Deux livres français sur la polarité humaine*, par N. C. — *Expériences psychométriques*, par F. Hartmann. — *Notes sur la Bhagavat Gitâ* (suite), par Soubba Rao. — *Sapta-Bhoumika* (roman de la vie humaine sous sept aspects) (suite), par P. Srinevas Rao. — *Le don de guérir*, par O. Pembridge. — Revue. — Supplément. Catalogue de la bibliothèque orientale.

**Le Sphinx** (*texte allemand*) : revue mensuelle, dirigée par notre frère le Dr Hubbe Schleiden, à Leipzig ; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de Mars** (traduction) : *L'hypnotisme en France*, par Max Dessoix. — *Liste des ouvrages récents sur l'hypnotisme et sciences analogues* (annexe de l'article précédent). — *Majavi-Rupa*, par Ch. du Prel, Dr en Phil. — *La double vue chez les Westphaliens* (suite), par le Dr Kuhlenbeck. — *Les songes prophétiques*, par Albert de Rotzing. — *L'homme de Prossen ; un voyant du 18<sup>e</sup> siècle*, par Jean-S. Haussen. — *Les procédés d'hypnotisation*, avec gravures, par Gustave Gessmann. — Notes diverses.

**The Path** (*Le Sentier*) : revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère William Q. Judge ; abonnement 10 fr. **Sommaire de Mars** (traduction) : *Une année sur le Sentier*. — *Quel est le vrai christianisme*, par F. Hartmann, M. D. — *Papyrus : Le Joyau*, par Ramsès. — *Les messagers de l'invisible*, par Jasper Niemand. — *Pensées de la solitude*, par Pilgrim. — *Symbolisme hindou*, par Isaac Myer. — *Par la porte d'or*. — *Considérations sur la magie*. — *Propos d'après-midi*, par Julius. — *L'occultisme dans la poésie*, par E. H. — *L'Unité universelle*, par Henry T. Patterson.

*Le Gérant* : F. K. GABORIAU.

# PAGE A LIRE

---

## AVIS DIVERS

---

Nous prions les personnes sympathiques à notre œuvre, qui disposent de moyens de publicité, de vouloir bien nous annoncer. A ce sujet, le Lotus remercie tous ses confrères de la presse qui ont été si obligeants et si élogieux pour son premier numéro.

---

**Livres :** Il sera sérieusement rendu compte ou fait mention de tout ouvrage intéressant notre programme, dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

---

**Isis dévoilée :** Cet ouvrage, qui se trouve annoncé par erreur dans *le Monde occulte* n'existe pas en français, M<sup>me</sup> Blavatsky ayant défendu l'impression de la traduction manuscrite qui lui fut soumise. Nous croyons savoir que M. L. Dramard prépare un résumé de l'œuvre.

---

**Correction :** Dans le numéro 1 du Lotus, à la page 42, ligne 24, écrire *airs* à la place de *avis*.

---

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous excuser pour le retard apporté à notre deuxième numéro ; ce retard qui est dû à différentes causes indépendantes de notre vouloir ne se renouvellera plus, nous l'espérons. Quant au retard de LUMIÈRE SUR LE SENTIER, qui vient de paraître, la faute en est tout entière à l'imprimeur de ce traité.

---

VIENT DE PARAÎTRE

# LUMIÈRE SUR LE SENTIER

TRAITÉ POUR L'USAGE PERSONNEL

DE CEUX QUI NE CONNAISSANT PAS LA SAGESSE ORIENTALE

DÉSIRENT EN RECEVOIR L'INFLUENCE

Transcrit par M. C.,

Membre de la Société théosophique.

Cet ouvrage étonnant, appelé à remplacer *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui a joui d'une vogue si peu méritée, sera commenté dans les premiers numéros du Lotus par notre frère hindou Srinevas Rao.

Prix : broché . . . . . 1 fr. 25

— relié élégamment comme livre de poche . . . . . 3 fr. 50

LE LOTUS. — AVRIL 1887.

## LIVRES REÇUS AU LOTUS

— Application de l'aimant au traitement des maladies, avec 11 figures dans le texte, par le professeur H. Durville : Prix 1 franc; à la *Librairie du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple.

— Guérison certaine du choléra en quelques heures, même dans les cas désespérés, ainsi que des fièvres graves, des congestions, de l'apoplexie et de la rage : prix : 0 fr. 20; *id.*

— *La Vie et la Mort*, par J. Rameau; prix 3 fr. 50, à la Nouvelle librairie parisienne.

---

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR, 112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

---

### UN PETIT LIVRE POUR TOUT LE MONDE

DIALOGUE ENTRE UN INSTITUTEUR ET SON ÉLÈVE

SUR LES

CONDITIONS FONDAMENTALES D'EXISTENCE ET DE DÉVELOPPEMENT DES SOCIÉTÉS CIVILISÉES

Par **A. DEVILLEZ**

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PROVINCIALE DES MINES DU HAINAUT

5<sup>e</sup> TIRAGE

1 volume in-16, 250 pages. — PRIX. . . . . 3 fr. 50

---

### DIEU ET LA CRÉATION

Par René **CAILLIÉ**

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE, ÉLÉMENTAIRE EN QUATRE FASCICULES

Les quatre fascicules pris ensemble. — PRIX. . . . . 3 fr. 50

Chaque fascicule. — PRIX. . . . . 1 fr. 15

---

### LE LIVRE DE LA MÈRE

HYGIÈNE ET MALADIES DE LA PREMIÈRE ENFANCE

Par le docteur **TALBERT**

1 volume in-12, 144 pages, avec couverture illustrée. — PRIX. . . . . 1 fr. 50

*Il a été tiré 30 exemplaires numérotés sur papier Japon, au prix de 5 francs.*

---

### LE MONDE OCCULTE

HYPNOTISME TRANSCENDANT EN ORIENT

Par **A.-P. SINNETT**

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE ÉCLECTIQUE DE ZILMA

Traduit de l'anglais par **M. F.-K. GABORIAU**

1 volume in-18 de 368 pages . . . . . 3 fr. 50

---

### REVUE DES HAUTES-ÉTUDES

ORGANE DE LA SYNTHÈSE SCIENTIFIQUE, SOCIALE ET RELIGIEUSE

Sous la direction de **M. René CAILLIÉ**

Prix de la collection, comprenant 6 numéros . . . . . 6 francs.

# LIVRES

## DONT LA LECTURE EST RECOMMANDÉE AUX THÉOSOPHES

On peut se procurer ces livres ainsi que tous ceux qui sont cités dans le **LOTUS**, chez M. CARRÉ, libraire-éditeur, 112, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS.

### LIVRES EN FRANÇAIS

- Le Monde occulte**, traduction d'*Occult World* de A. P. Sinnett, augmenté d'une préface, d'une postface et de notes. 366 pages (franco). . . . . 3 50
- La Science occulte**, étude sur la doctrine ésotérique, par L. Dramard. 2<sup>e</sup> édition (franco). 1 »
- Le Bouddhisme** selon le canon de l'Eglise du Sud, traduction de la 14<sup>e</sup> édition de *Buddhist Catechism* de H. S. Olcott; augmenté de notes (franco). 1 50
- La Théosophie Bouddhiste**, par lady Caithness, duchesse de Pomar. . . . . 2 »
- Lumière sur le Sentier** (traité de sagesse orientale), traduction de *Light on the Path*, édition américaine, broché. . . . . 1 25  
Relié comme un livre de poche . . . . . 3 50
- La Nouvelle Théosophie**, par J. Baissac (Revue de l'Histoire des Religions. Tome X, n<sup>o</sup> 1). » »
- Réplique** de M<sup>me</sup> Blavatsky à M. T. (Bulletin de la Société d'études psychologiques). . . . . 0 50
- Ma Dernière**, *ibid.* . . . . . 0 50
- Essai de Sciences maudites** (1<sup>re</sup> partie, au seuil du mystère), par S. de Guaita. . . . . 2 »
- La Bhagavat Gita**, poème indien, traduit par Em. Burnouf (accompagné du texte). . . . . 5 »
- La Mission des Juifs**, par Saint-Yves d'Alveydre. Prix. . . . . 20 »
- Le Spiritisme**, par le Dr P. Gibier. . . . . 4 »
- La Genèse**, les miracles, les prédictions, par Allan Kardec. . . . . 3 50
- L'Humanité Posthume**, par J. d'Assier. 3 50
- Terre et Ciel**, par J. Reynaud. . . . . 7 »
- La Pluralité des mondes habités**, par Flammarion. . . . . 3 50
- Dieu dans la Nature**, *ibid.* . . . . . 4 »
- Contemplations scientifiques**. . . . . 3 50
- Le Lendemain de la mort**, par L. Figuier. 3 50
- La Bible dans l'Inde**, par L. Jaccoliot. . . 6 »
- Le Spiritisme dans le monde**, *ibid.* . . . 6 »
- Histoire philosophique et politique de l'Occulte**, par F. Fabart. . . . . 3 50

- L'Homme et l'Intelligence**, par Ch. Richet 3 50
- La Vie et la Pensée**, par E. Burnouf. . . . 7 »
- De la Suggestion mentale**, par le Dr Ochowski. Prix. . . . . 5 »
- Psychologie transformiste** (évolution de l'intelligence), par Bourguès. . . . . 1 »
- La Chute d'un ange**, par A. de Lamartine 3 50
- Le Pape**, par V. Hugo. . . . . 0 50
- Religion et Religions**, *ibid.* Ensemble. . 1 »
- L'Anc**, *ibid.* . . . . . Ensemble. . 1 »
- Louis Lambert et Saraphitus**, par H. Balzac. Prix. . . . . 1 25
- Ursule Mirouet**, *ibid.* . . . . . 1 25
- Les Paradis artificiels**, par C. Beaudelaire 3 50
- Zanoni**, par B. Lytton. . . . . 2 50
- Les Civilisations de l'Inde**, par le Dr Le Bon (édition de luxe). . . . . 30 »

### LIVRES EN ANGLAIS ET AUTRES LANGUES

- The Purpose of Theosophy*, by M<sup>rs</sup> A. P. Sinnett. — *Esoteric Buddhism*, by A. P. Sinnett. — *Isis Unveiled*, by H. P. Blavatsky. — *Five Years of Theosophy*. — *The Idyll of the Wite Lotus* by M. C. — *Man, Fragments of Forgotten History*, by two chelas. — *Magic, white and black*, by F. Hartmann. — *Theosophy, Religion, and Occult Science*, by H. S. Olcott. — *The Nature and Aim of Theosophy*, by J. D. Buck. — *The Yoga Philosophy*, by Patandjaly. — *The Light of Asia*, by Ed. Arnold. — *People from the other World*, by H. S. Olcott. — *A Strange Story*, by Lytton. — *The Coming Race*, by do. — *Karma*, a novel by A. P. Sinnett. — *United*, a novel by same. — *Incidents in the Life of M<sup>me</sup> Blavatsky*, by the same. — *Paracelsus: an Adept of Secret Science*, by F. Hartmann. — *Les 108 Oupanishads* en sanscrit et caractères télougous (en un volume). — *La Bhagavat Gita* en sanscrit et en caractères dévanagari (jolie édition de poche). — *Nombreux ouvrages* en ourdou, hindi, tamil, bengali, allemand, suédois.

190<sup>th</sup> 6 6 6